

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 49.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 21 DECEMBRE 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Le "dead-lock" présidentiel, par A. Gélinas. Nos gravures : Samuel J. Tilden ; M. Hayes ; Noël : la Sainte-Famille. — Aux retardataires. — Le lieutenant-gouverneur Caron. — Législature provinciale. — Aventures du capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite). — Un conte de fée pour les enfants, par A. G. — Poésie : l'Hiver, par Arthur Globensky. — Au coin du feu, par L. A. F. — Néorologie : M. Charest, curé de Saint-Roch, par un paroissien de Saint-Roch. — Le concert Prume-Lavallée-Jacquard. — Nouvelles générales. — Littérature canadienne : Le roi des étudiants, par Vincelas-Eugène Dick (suite).

GRAVURES : L'honorable Edouard-René Caron, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, décédé le 13 décembre 1876; Noël : la Sainte-Famille. L'imbroglieo présidentiel aux Etats-Unis : M. Hayes, candidat républicain ; M. Tilden, candidat démocrate ; Gravures qui accompagnent le texte des aventures du capitaine Hatteras.

LE "DEAD-LOCK" PRÉSIDENTIEL

La même pensée se présente naturellement à l'esprit de tous ceux qui observent avec quelque attention les événements qui se déroulent et se succèdent depuis quelques semaines aux Etats-Unis. A la vue des conflits et des embarras que soulève dans une partie de la République l'élection présidentielle, on est frappé de l'analogie qui existe entre la période actuelle et celle qui précéda la guerre civile du Nord et du Sud. Le théâtre est le même, les acteurs sont les mêmes, la cause première est la même. On se retrouve encore dans les Etats du Sud-Est, et on revoit encore les deux mêmes partis, presque les mêmes individus, aux prises à propos de la même question, celle de l'élection du Président. Il y a seulement cette différence que les rôles sont intervertis cette fois.

Qu'on se reporte aux temps qui précéderent immédiatement le commencement de la guerre, en 1861. Il s'agissait de l'élection présidentielle, qui venait de se terminer par le triomphe du candidat républicain, ou radical, M. Lincoln. Les démocrates battus refusaient de se soumettre au verdict électoral, et d'accepter le résultat du vote. Maîtres du pouvoir, les chefs de ce parti ne voulaient pas consentir à s'en dessaisir tout à fait en faveur de leurs adversaires. Les républicains, déjà en majorité dans la Chambre des représentants, se voyaient en possession du gouvernement par le triomphe de leur candidat. Les démocrates étaient encore maîtres du Sénat. La guerre éclata entre les deux premiers pouvoirs d'une part et le dernier de l'autre, et chacun des deux partis, muni des armes qu'il venait de conquérir ou de celles qui lui restaient encore, se jeta tête baissée dans la lutte et la résistance. Après quelque temps de ce jeu dangereux, la guerre civile remplaça la guerre parlementaire, et on fut témoin des premières passes de ce duel à mort, qui devait se prolonger pendant plus de trois années et ensanglanter tout le pays.

Sans doute, on doit espérer que la crise politique ne se terminera pas par une pareille catastrophe, cette fois. Mais il faut bien reconnaître que les symptômes et les signes avant-coureurs sont exactement les mêmes, si les circonstances ne sont pas entièrement identiques ; et, en considérant les faits d'aujourd'hui après ceux d'alors, la même réflexion s'offre d'elle-même : C'est bien cela, se dit-on.

D'un côté, on aperçoit le parti républicain, déchu, et battu aux élections, se cramponnant au pouvoir, et voulant imposer par la force, avec l'aide des troupes fédérales, le président de son choix, contre le

gré de la majorité populaire. Dépouillés de la présidence et défaits à la Chambre des représentants, les radicaux s'appuient sur le Sénat, qui leur reste, pour en faire la base de leurs opérations de résistance, et empêcher leurs adversaires de saisir le fruit de la victoire.

N'est-ce pas la situation de 1861 intervertie ? Que les républicains poussent plus loin l'irritation et la résistance, qu'ils refusent plus ouvertement de se soumettre à la majorité, et, comme les démocrates en 1861, ils lèveront la main sur la constitution et déclareront la guerre au nouveau pouvoir. Ils n'auraient, pour cela, qu'à répéter en grand, sur la scène fédérale, les méfaits qu'ils commettent en ce moment dans la Caroline du Sud.

Il est vrai que la scène et les décors ne sont plus exactement les mêmes qu'autrefois. Il n'y a plus de question comme celle de l'esclavage pour achever de passionner les esprits déjà surexcités par la question présidentielle. Celle-ci reste seule ; mais, en vérité, elle suffit bien pour donner lieu à la guerre. De tout temps, elle a été la grande cause de division dans toutes les Républiques, et elle sert encore aujourd'hui de sujet de révolte permanente dans les petits Etats républicains de l'Amérique méridionale et de l'Amérique centrale, depuis le Chili et l'Equateur jusqu'au Mexique, ou Porfirio Diaz vient de conquérir la présidence à la pointe de l'épée. Il n'est pas probable que la guerre civile éclate de nouveau ; mais cela n'est pas impossible non plus, et, sans la modération et la patience des démocrates, ce serait peut-être fait déjà.

Voici, en effet, M. Hayes proclamé président à une voix de majorité, par la plus révoltante et la plus cynique des manœuvres, au mépris de la conscience publique et des lois de la plus simple justice. Cette décision est contestée et attaquée par la Chambre des représentants, qui va annuler le verdict des bureaux de rapporteurs et proclamer M. Tilden président des Etats-Unis. Les républicains, réfugiés au Sénat, où ils ont la majorité, prendront sous leur protection les *Returning Boards* corrompus et infidèles, ainsi que leur président de contrebande. On peut tout redouter d'un pareil conflit et dans une pareille situation.

Si la guerre civile n'éclate pas, c'est à raison de la difficulté de localiser la lutte, les deux fractions hostiles étant confondues et mêlées dans tout le pays. C'est la différence essentielle que présente l'époque présente avec celle d'il y a quinze ans, où les divisions territoriales répondaient assez bien aux divisions politiques, et favorisaient une guerre d'Etat à Etat. Mais le danger n'en est pas moins imminent, et il indique un vice grave dans l'organisation politique et sociale des Etats-Unis. Ce n'est pas un état enviable que celui d'un pays où l'on est menacé d'une guerre civile à chaque changement d'administration, et où le parti qui se voit en minorité et exclu du pouvoir cherche à reprendre par la force et la violence les avantages qu'il a perdus.

Il semblerait que les Etats-Unis en sont arrivés au même point que la France, où le régime parlementaire et la belle institution du suffrage universel ne produisent que du gâchis, et où chaque changement de gouvernement donne lieu à une révolution. C'est aussi la maladie des répu-

bliques espagnoles. A ce jeu, les unes et les autres courent grand risque de trouver la ruine et la mort, suites ordinaires de l'anarchie et des révolutions.

Est-ce la faute du peuple, ou celle du régime, de la constitution ? Il est bien difficile de préciser la part de responsabilité qui incombe aux hommes et aux institutions dans les malheurs actuels de la République américaine. Il faut reconnaître d'abord que le régime parlementaire et électif n'a guère produit les fruits qu'on en attendait, surtout dans les républiques. C'est dans les monarchies qu'il s'est le mieux soutenu, et encore on sait ce qu'il a fait en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne. Il n'y a guère que l'Angleterre qui fasse exception à cette loi générale qui semble condamner le républicanisme à engendrer partout la licence et l'anarchie, à la place de l'ordre et de la liberté. Les Etats-Unis subissent cette loi, comme les autres peuples.

Peut-être aussi le caractère national y est-il pour beaucoup. Les Américains sont violents et extrêmes dans leurs luttes politiques. Mais il semble que ce défaut doit être attribué plutôt au régime lui-même qu'à leurs mœurs et à leur habitudes. Anglais d'origine et de caractère, les Américains seraient probablement aussi paisibles que leurs cousins d'outremer, si les institutions démocratiques étaient tempérées et contrebalancées chez eux par l'élément monarchique et autoritaire. En effet, c'est l'absence de cet élément et l'élection du chef de l'Etat qui ont causé presque tous les troubles dont nos voisins ont eu à souffrir depuis un demi-siècle. La république chez eux a eu pour effet d'abaisser les mœurs publiques et d'amoindrir les caractères. L'ancien puritanisme des colonies loyales et monarchiques d'il y a un siècle, s'est changé en corruption et en démoralisation. Les hommes ont subi la même transformation que la nation, les individus que la masse.

La république, fondée par Washington et par les autres grands caractères fournis et formés par la Monarchie, n'a pu produire, pour remplacer ces personnages illustres, que des avortons politiques et des coquins comme ceux qui la conduisent en ce moment au déshonneur, en la pillant et en s'enrichissant à ses dépens. Quelle chute et quelle dégringolade en un siècle ! De Washington à Grant, quel abîme creusé par la République ! Quel enseignement pour les colonies qui ont refusé de se joindre aux auteurs de la fameuse indépendance, en 1775, et qui ont préféré garder le régime monarchique et colonial ! Si ce sont là les résultats qu'auraient produits ou que produiraient encore l'affranchissement et les institutions républicaines, quelle exhortation à ne pas précipiter ni même désirer une indépendance si trompeuse !

On suggère comme remède la modification de la constitution fédérale, et l'on propose de remplacer le mode actuel d'élection présidentielle à deux degrés par l'élection simple au suffrage universel. Le Congrès est saisi d'un projet d'amendement en ce sens, et le président Grant a lui-même mis la question à l'ordre du jour par son message. Les partisans de cette réforme la représentent comme un remède infaillible aux maux présents et un empêchement absolu à toute répétition dans

l'avenir des scènes désagréables du passé. A l'appui, ils rappellent que l'imbroglieo actuel, comme celui de 1860, est dû au système de votation par le collège des *electors*, qui permet quelquefois à la minorité du corps électoral de nommer effectivement le président. Mais est-il bien sûr que l'élection directe par le peuple soit une garantie contre les révolutions et la guerre civile ? Croit-on que les *politiciens* ne trouveraient pas moyen de monter leurs intrigues aussi bien sous un système que sous l'autre ? Le vote direct n'empêche pas les révolutions périodiques dans l'Amérique du Sud, comme au Mexique et à Saint-Domingue.

Il semble qu'il ne faudrait rien moins que la suppression complète du système même, pour sauver la situation. Mais parler ainsi, c'est vouloir réveiller le fantôme endormi du *Césarisme* américain, évoqué jadis avec tant de succès par le *Herald* de New-York. Pour le moment, il n'est pas question de cet épouvantail, et les esprits pessimistes ne conjecturent rien de plus grave qu'un coup d'état dictatorial, qui serait tenu en réserve par le général Grant pour le 4 mars. Il suffirait, pour cela, d'une complication comme celle qui se prépare présentement et d'un conflit congressionnel, qui servirait de prétexte au général-président pour déclarer la patrie en danger et s'en constituer généreusement le *Protecteur*.

Il est vrai que ce serait peut-être le moyen le plus prompt d'arriver à la guerre civile et à la désorganisation de l'Union. Mais il faudra toujours bien que cela vienne un jour, et, un peu plus tôt ou un peu plus tard, le mal ne serait peut-être pas si grand.

A. GÉLINAS.

NOS GRAVURES

Samuel J. Tilden, que le vote des démocrates vient de désigner pour la première magistrature de son pays et qui occupera celle-ci à partir du 4 mars prochain, s'il est élu, est né dans l'Etat de New-York, dans la gracieuse vallée de New-Lebanon (le Nouveau-Liban) en 1814. Ses aïeux émigrèrent dans l'Amérique du Nord au premier temps des colonies anglaises. Ils sortaient du comté de Kent, où l'on retrouve au XVI^e siècle le nom des Tilden inscrit parmi celui des citoyens honorés des magistratures communales.

Le grand-père de notre candidat vint s'établir de l'Etat du Connecticut dans celui de New-York en 1790, à New-Lebanon, qui est depuis resté le foyer et le berceau de la famille. Le père était, comme tant de gens là-bas, fermier et marchand, et le fils, dont l'éducation fut très-soignée et qui sembla promettre de bonne heure ce qu'il est devenu aujourd'hui, fut d'abord avocat et journaliste.

En 1832, quand il n'avait encore que dix-huit ans, on l'appelait l'enfant homme d'Etat, *The boy statesman*. A vingt-trois ans, il écrivit pour la défense du président Van Buren, et sous un pseudonyme, un écrit qui fut très-remarquable même des plus vieux lutteurs politiques.

A vingt-quatre ans, il prenait déjà victorieusement la parole dans les réunions publiques. A trente ans, il fondait un journal, et un an après il entra comme député de la ville de New-York à la législature de son Etat ; mais il retournait dès

1846 à son étude d'avocat, et il y commençait sa grande fortune en plaidant avec succès les plus célèbres causes du temps.

Pendant la guerre de sécession, il se montra favorable à la politique du Nord, et, le Sud vaincu, à la restauration absolue de l'Union. Depuis la paix, il ne cessa d'attaquer les abus et la concussion administrative que le parti républicain, au pouvoir avec le général Grant, laissait de plus en plus s'étendre. Nommé gouverneur de l'Etat de New-York en 1874, à la place du général Dix, il eut la gloire de dénoncer de nouveau les fraudes et de rompre l'association des politiciens éhontés qui avait pour but de piller la caisse des canaux. Précédemment il avait déjà attaqué victorieusement, non sans péril, ceux qui volaient la caisse municipale de New-York avec l'ignoble Tweed ou la hideuse clique judiciaire qui du haut de son tribunal favorisait les coquins qui l'avaient nommée.

Tilden est de manières un peu rudes, comme il convient à un Yankee. Néanmoins la figure est distinguée, intelligente. Il aime à recevoir, et bien que sa cave soit renommée, surtout pour ses excellents vins du Rhin, jamais on ne l'a vu ivre; on n'en a pas toujours tant dit du général Grant. Jamais il ne fume, jamais on ne l'a vu jouer aux cartes. Il faut croire que, comme tout bon Américain, il a au moins conservé la bonne habitude de mâcher du tabac.

Il appartient à la religion presbytérienne, et en protestant zélé, suit régulièrement les exercices de son église. Ses ennemis prétendent que c'est un sécessionniste, un parjure, un voleur, et vont même jusqu'à dire qu'il a battu sa belle-mère: à quoi Tilden répond qu'il n'a jamais été marié; mais la calomnie restera. La fortune de Tilden est évaluée à 25 millions de francs.

M. Hayes descend d'une famille écossaise qui vint s'établir dans le Connecticut en 1682, et dont le nom se retrouve, dit-on, dans les légendes de l'histoire d'Écosse.

Son grand-père, forgeron et aubergiste à ses débuts, était en 1782 officier de l'armée révolutionnaire.

Son père, un des pionniers de l'Ohio, concourut à y fonder la ville de Delaware, où Rutherford B. Hayes naquit en 1822. L'enfant fit de bonnes études, commença son droit à Cincinnati et l'acheva au collège d'Harvard, où il suivit les leçons de Story, Longfellow et Agassiz. En 1845, l'année même où Tilden entra à la législature de l'Etat de New-York, Hayes se faisait inscrire au barreau de Fremont (Ohio). De là il passa à Cincinnati, où il devint avocat de la ville. Pendant la guerre de sécession, il prit du service, se distingua, fut blessé en mainte affaire, et fut même nommé par Sheridan, général de brigade sur le champ de bataille.

Après la guerre civile, il fut envoyé au congrès fédéral, puis nommé à deux reprises gouverneur de son Etat, qu'il administrait paternellement quand le vote populaire vint, au mois de juin dernier, le désigner pour la suprême magistrature.

Ses ennemis l'appellent un homme de rien, un zéro, un pantin, un parjure, mais on sait bien qu'il est honnête homme et économe des deniers publics.

Il a 5 pieds 9 pouces de haut et pèse 180 livres, nous dit gravement un de ses biographes, qui ajoute qu'il est de santé et de complexion parfaites. Il est d'aspect un peu vulgaire, comme Lincoln, dont on lui prête le grand bon sens. Il est, comme Tilden, attaché à la religion presbytérienne.

Sa loyauté est proverbiale, de même que son inébranlable fidélité à ses convictions politiques.

Sa fortune, pour un Américain, est médiocre, et ne paraît pas dépasser deux millions et demi de francs. Ses propriétés, ses fermes, sont aux environs de Fremont; il les soigne lui-même et a toujours vécu modestement ainsi que tous les siens. Ce sera, à la Maison Blanche, un chef d'Etat des plus bourgeois.

Quel que soit le président qui arrive aux affaires, il n'aura pas beaucoup de peine à faire oublier celui qui s'en va. La

mesure était comble, et il était temps de donner le coup de balai. Le général Grant peut dire qu'il part les mains pures, mais non son entourage. Tout le monde a été compromis autour de lui, ses parents, ses amis, les collecteurs des deniers publics, presque tous les membres de son cabinet, quelques-uns même de ses ministres à l'étranger. Des fraudes nombreuses, formidables, ont été relevées dans une série de procès qui ont fait scandale, et les noms des condamnés ou des flétris sont encore présents à la mémoire de chacun.

La réforme, tel est aujourd'hui le cri universel aux Etats-Unis, et une réforme de toutes choses, des services civils comme des mœurs publiques et privées.

Il faut que la corruption, la vénalité, le népotisme, le pillage des places disparaissent enfin, et que tous ces politiciens, ces représentants sans vergogne, ces chefs de bandes ou de rings, les Cartouche et les Mandrin politiques vident une bonne fois les lieux. Sinon ç'en serait fait de l'Union, et la grande république américaine verserait bientôt inévitablement dans l'ornière et s'en irait aux abîmes et à la ruine, comme jadis une autre république non moins célèbre.

Noël: La Sainte Famille.— Avant que nos lecteurs n'aient reçu le prochain numéro de *L'Opinion Publique*, ils auront célébré encore une fois la grande fête de Noël. Noël! avec ses souvenirs historiques, son charme religieux, ses parfums d'encens et de sapin, sa messe médianocturne! Fête divine, toute pleine de poésie, riche de promesses éternelles. Fête des anges et des enfants, célébrée à la lueur de l'âtre domestique, aux reflets des flambeaux qui couvrent les autels, et sous le calme et joyeux scintillement des étoiles. Noël apporte à tous, mais aux enfants surtout, la joie, le bonheur. Et cependant, que de douloureuses scènes nous sont rappelées par ce petit Jésus que la foule vient vénérer dans sa crèche resplendissante! Les insultes et les fatigues que dut endurer sa sainte Mère, avant que d'être réduite à se réfugier dans une étable. Le froid et la misère qui accueillirent le Divin Enfant dès son apparition dans ce monde. La persécution qui força son père nourricier à l'emmener en Egypte avec la Vierge-Mère.

Notre gravure représente sans doute une étape de cette fuite. Le peintre, Ittenbach, a revêtu son tableau du caractère particulier à l'école flamande. Les figures respirent le repos; les alentours sont empruntés aux paysages flamands; mais à part ces inexactitudes, on peut facilement se représenter cette scène comme se passant dans la semaine qui suivit le départ de la Sainte Famille, et quelque jour, sur le midi, lorsque, suspendant leur marche, le Trio béni se reposaient de leur fatigue.

Quel ineffable calme, quelle beauté surhumaine dans le visage enfantin du Sauveur! que d'amour et d'adoration dans celui de Marie! Que de résignation, de dévouement dans le regard de Joseph!

En étudiant les beautés de ce tableau, ne perdons pas de vue la leçon de soumission aux décrets de la Providence, et de confiance en sa protection, que nous enseigne la fuite en Egypte. G.-E. D.

Les nouvelles du 15, datées de Québec et d'Ottawa, annoncent la nomination de l'hon. Luc Letellier de St. Just au poste de Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec.

AUX RETARDATAIRES

Notre agent à Montréal, M. Edouard Dorion, se plaint qu'il éprouve de la difficulté à collecter les comptes. Les abonnés retardataires sont priés de se souvenir que l'abonnement est payable d'avance, et que si l'administration n'a pas été sévère dans l'application de cette règle, ceux qui n'ont pas encore payé ne doivent pas abuser de notre patience. S'ils ne règlent d'ici au 1er janvier, ils peuvent s'attendre à être poursuivis.

LE LIEUTENANT-GOUVERNEUR CARON

Depuis quelques semaines, l'état de santé de Son Excellence le lieutenant-gouverneur inspirait les plus graves inquiétudes. La crainte et l'incertitude firent place à la douleur universelle, lorsque, le 13 courant, on apprit que l'hon. Edouard-René Caron avait rendu le dernier soupir. Nous avons publié, en 1873, un résumé des principaux événements de sa vie. Nous ne pouvons mieux faire, aujourd'hui, que de reproduire les paroles émues que prononçait en chambre, mercredi soir, l'honorable procureur-général.

Vers cinq heures, le bruit de la mort de Son Excellence le lieutenant-gouverneur s'étant répandu, l'hon. M. Angers a appris à la chambre cette triste nouvelle dans les termes suivants:

M. l'Orateur, depuis un mois, notre première pensée a été, en entrant chaque matin dans cette enceinte, de nous enquerir de l'état de santé du représentant de Sa Majesté dans le gouvernement de notre province. Cette inquiétude est maintenant changée en un sentiment profond de chagrin, qui affaisse non-seulement la chambre et celui à qui incombe la tâche d'en être l'expression, mais encore, elle serre le cœur de toute la nation. La perte que nous regrettons n'en est pas une qui afflige un parti politique seul, c'en est une où les regrets sont unanimes et sont partagés de tous.

Si la politique nous divise, elle ne saurait nous partager quand il s'agit de rendre hommage à la mémoire d'un homme qui fut promu par ses talents, son patriotisme et sa vertu, au premier poste qu'un Canadien puisse occuper. Les talents, le goût du travail, accompagnés de la vertu, sont les trois puissances morales qui ont ouvert au fils d'un humble paysan du comté de Montmorency, les carrières si variées qu'il a parcourues pendant cinquante ans, pour venir s'éteindre, revêtu du titre et des qualités de lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

René-Edouard Caron n'a rien dû à la protection ni à la faveur. En 1826, il entra au barreau de Québec sans autre protection que son travail, son énergie et la détermination de s'y faire une position honorable.

Né avec le siècle, en 1800, il était arrivé à l'âge mûr à l'époque la plus critique de notre histoire politique. Il n'a pas hésité à partager son temps entre sa clientèle et la politique. Il ne fut pas le dernier à demander les réformes qui eurent pour résultat de nous assurer le gouvernement constitutionnel dont nous jouissons aujourd'hui. Ce que d'autres voulaient à tout prix, il le voulait comme eux, mais il ne le demandait qu'à des moyens constitutionnels. C'est là la plus belle page de sa vie. Il demandait la réforme, il la demandait partout et toujours, mais il ne l'espérait que de la justice et de la modération.

Si sa manière de voir eut prévalu, nous n'aurions pas eu à regretter des martyrs politiques d'un côté, et de l'autre le spectacle d'une même famille divisée entre elle pour refuser ce que la justice, la raison, la paix et la prospérité du pays exigeaient.

C'est à cette époque que nous pouvons dire qu'il a gagné la devise: *Fortiter in res, suaviter in modo.*

Sa réforme est venue sans que l'acrimonie entre les deux partis ait été complètement effacée.

C'est surtout à cette époque que, par son esprit conciliant et modéré, M. Caron a été utile en contribuant à amener les hommes politiques les uns à profiter sans abus des réformes obtenues, et les autres à ne pas regretter d'avoir accordé ce que la justice leur faisait un devoir de ne pas refuser plus longtemps.

Après dix-neuf ans de carrière politique, il a été appelé à prendre place sur le banc judiciaire de cette province, d'abord comme juge de la Cour Supérieure et peu de temps après comme juge de la Cour d'Appel.

La confiance publique qui l'avait accompagné et qu'il avait toujours méritée, l'a suivi dans un nouvel emploi.

En 1859, de concert avec ses collègues les juges Morin et Day, il commença l'érection du plus beau monument qu'une nation puisse posséder en Amérique. Ce monument est un petit livre sur le frontispice duquel on lit ces mots: "Code Civil du Bas-Canada." Ce petit livre est un temple où le pauvre comme le riche, l'étranger de race et de toute nationalité entrent avec confiance, et y trouvent la même justice et la même protection pour leur propriété et leur famille.

M. l'Orateur, en 1873, l'hon. juge Caron était appelé à remplir le poste de lieutenant-gouverneur de cette province. L'on se rappelle l'accueil favorable qui a été fait à cette nomination. La province entière s'est réjouie de voir un homme aussi honorable, avec un passé tel que le sien, un homme aussi capable qui s'était toujours dévoué aux intérêts publics, qui avait sacrifié la plus longue partie de sa vie à travailler pour ses concitoyens, se charger de la représentation directe de Sa Majesté auprès de nous. Cette nomination a été accueillie non pas comme la nomination d'un parti politique, mais tous les partis se sont réunis pour dire que le choix de

Sa Majesté ne pouvait tomber sur un homme plus digne.

C'est là, M. l'Orateur, c'est à cette époque surtout que l'on peut dire que l'homme que nous regrettons appartient à cette législature. En est-il un dans cette Chambre, en est-il un hors de cette Chambre, qui puisse aujourd'hui apporter autre chose qu'un sentiment de regret de voir qu'il nous a été trop tôt enlevé? Je ne crois pas qu'il existe un seul homme dans le pays qui puisse exprimer un autre sentiment. J'ai dit que c'était à cette époque surtout qu'il avait appartenu à cette législature. Certainement qu'il nous a traités comme les enfants d'une même famille, qu'il se regardait comme le père de la province de Québec, et c'était bien là le caractère de l'accueil qu'il nous faisait lorsqu'il nous recevait, comme le disait M. Joly dans une autre occasion, avec l'urbanité du gentilhomme français et la largesse du gentilhomme anglais. C'est bien là l'accueil que nous avons reçu chez lui.

Au point de vue politique, je dois dire que la Chambre, j'en suis convaincu, croit et pense avec raison que personne n'a conduit avec plus de sagesse la province de Québec sur le chemin de la prospérité.

Maintenant, s'il m'était permis de troubler le deuil de la famille du lieutenant-gouverneur en faisant arriver l'écho de notre douleur jusque dans l'enceinte de sa maison, je dirais que cette Chambre partage les regrets de sa famille. Je lui dirais: vous avez perdu un époux, un père, et nous, nous avons perdu le premier citoyen de la province de Québec, la ville de Québec le plus distingué de ses habitants, et si je me reportais jusqu'au comté de Montmorency, je dirais qu'il a perdu le plus illustre de ses enfants, et certainement que nous le considérons comme un père et que la douleur de sa propre famille est aussi la douleur de cette Chambre.

Je regrette, M. l'Orateur, que cette tâche difficile et pénible de rendre hommage à l'homme que nous regrettons ne soit pas échue à un autre que moi. Si je n'ai pas traduit le sentiment et l'expression de cette Chambre, c'est que l'émotion m'empêche d'exprimer tout ce que mon cœur éprouve.

M. Joly.—L'hon. leader de la Chambre a su si bien exprimer les sentiments des membres des deux côtés de la Chambre, que je n'ai plus rien à ajouter aux justes éloges qu'il a consacrés aux qualités et aux mérites du regretté défunt.

L'hon. M. Baker.—M. l'Orateur, s'il m'est permis d'ajouter un mot au nom des députés anglais, je ne puis que me faire l'écho de ce que vient de dire l'hon. leader de la Chambre. Le regretté défunt, dont on se rappellera longtemps le nom, a toujours consacré son temps et ses efforts aux véritables intérêts du pays, et il n'a rien épargné pour établir la meilleure harmonie entre les différentes nationalités. Il a occupé la position la plus haute que puisse ambitionner un Canadien dans la province de Québec et sa carrière a été remplie de nobles actions.

Je crois que les regrets de cette Chambre seront partagés par le pays tout entier.

L'hon. M. Angers fait ensuite motion que la Chambre s'ajourne de jour en jour à 3 heures jusqu'à ce qu'elle ait le pouvoir de continuer ses délibérations.

La Chambre s'ajourne à 6.30 heures.

LÉGISLATURE PROVINCIALE

Les industriels, et surtout les pharmaciens anglais de Montréal, s'opposent fortement au bill autorisant les Sœurs de la Providence à exercer certaines industries pour le soutien de leur hospice. M. Ogilvie a présenté plusieurs pétitions dans ce sens.

Lundi, un nombre de bills privés furent lus une seconde fois, et quelques mesures plus importantes furent passées à la troisième lecture.

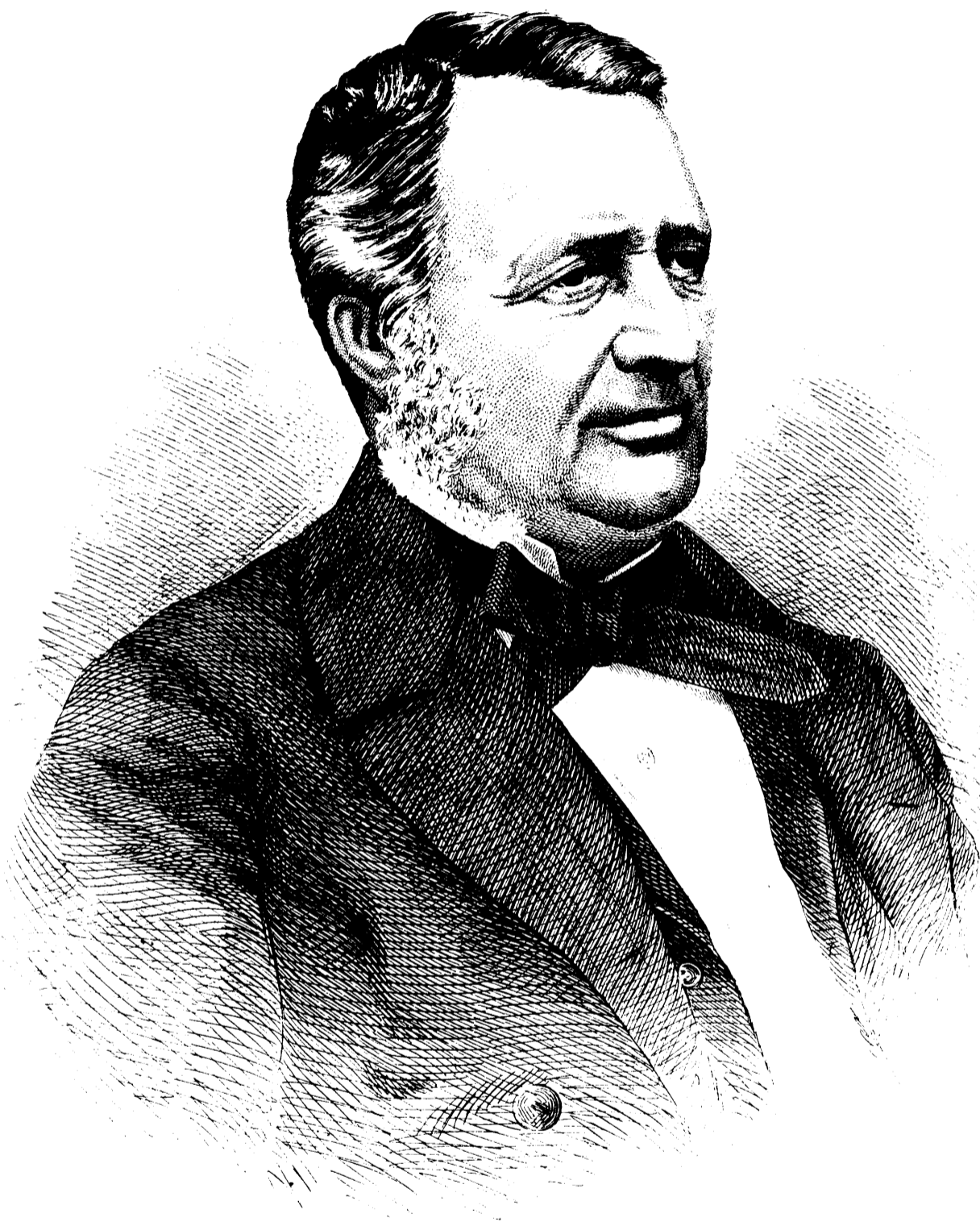
Mardi, M. Bachand présente un bill ayant pour but de mettre les compagnies d'assurances sous le contrôle du gouvernement, et de diminuer les taux d'assurances.

En réponse à M. Houde, l'hon. M. Chapleau dit que le gouvernement favorise l'agriculture autant qu'il le peut, et que des sommes considérables sont votées à cette fin, ainsi que pour la publication d'un journal agricole illustré.

M. Shehyn se plaint que le gouvernement néglige de régler la question du prêt aux incendiés de 1845. Mais l'hon. M. Chapleau démontre que les délais ne sont causés que par le retard apporté au règlement des comptes entre Ontario et Québec, et qu'aucune pression n'était exercée sur les incendiés nécessiteux. Il a fait remarquer que l'agitation de cette question ne pouvait que nuire à la province.

Plusieurs mesures furent lues une troisième fois. Quelques explications furent données par l'hon. M. Garneau sur la colonisation et le rapatriement, puis la chambre se forma en comité des subsides. Après l'adoption de plusieurs items, M. Joly demande la production des plans de divers architectes pour les édifices publics, et en particulier, de ceux de M. Berlinguet. L'hon. M. Church se rend avec plaisir à cette demande. M. Beaubien exprime le désir de voir le gouvernement choisir le terrain vis-à-vis celui que l'on destine aujourd'hui à ces constructions, de préférence à ce dernier. M. Church répond que cette question pourrait être étudiée par un comité spécial.

Mercredi, la séance fut interrompue de bonne heure, après cependant que l'on eut disposé de nombreuses affaires, par la nouvelle de la mort du lieutenant-gouverneur.



L'HON. EDOUARD-RÉNÉ CARON,
LIEUTENANT GOUVERNEUR DE LA PROVINCE DE QUÉBEC, DÉCÉDÉ LE 13 DÉCEMBRE, 1876

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS

PAR JULES VERNE

SECONDE PARTIE

LE DÉSERT DE GLACE

CHAPITRE XXIII.—LE PAVILLON D'ANGLETERRE

Un cri, parti de quatre poitrines, succéda au premier instant de stupeur.
—Hatteras ! dit le docteur.
—Disparu ! firent Johnson et Bell.
—Perdu !

Ils regardèrent autour d'eux. Rien n'apparaissait sur cette mer houleuse. Duk aboyait avec un accent désespéré ; il voulait se précipiter au milieu des flots, et Bell parvenait à peine à le retenir.

—Prenez place au gouvernail, Altamont, dit le docteur, et tentons tout au monde pour retrouver notre infortuné capitaine !

Johnson et Bell reprirent leurs bancs. Altamont saisit la barre, et la chaloupe errante revint au vent.

Johnson et Bell se mirent à nager vigoureusement ; pendant une heure, on ne quitta pas le lieu de la catastrophe. On chercha, mais en vain ! Le malheureux Hatteras, emporté par l'ouragan, était perdu.

Perdu ! si près du pôle ! si près de ce but qu'il n'avait fait qu'entrevoir !

Le docteur appela, cria, fit feu de ses armes ; Duk joignit ses lamentables aboiements à sa voix ; mais rien ne répondit aux deux amis du capitaine. Alors une profonde douleur s'empara de Clawbonny ; sa tête retomba sur ses mains, et ses compagnons l'entendirent pleurer.

En effet, à cette distance de la terre, sans un aviron, sans un morceau de bois pour se soutenir, Hatteras ne pouvait avoir gagné vivant la côte, et si quelque chose de lui touchait enfin cette terre tant désirée, ce serait son cadavre tuméfié et meurtri.

Après une heure de recherche, il fallut reprendre la route au nord et lutter contre les dernières fureurs de la tempête.

A cinq heures du matin, le 11 juillet, le vent s'apaisa ; la houle tomba peu à peu ; le ciel reprit sa clarté polaire, et, à moins de trois milles, la terre s'offrit dans toute sa splendeur.

Ce continent nouveau n'était qu'une île, ou plutôt un volcan dressé comme un phare au pôle boréal du monde.

La montagne, en pleine éruption, vomissait une masse de pierres brûlantes et de quartiers de rocs incandescents ; elle semblait s'agiter sous des secousses réitérées comme une respiration de géant ; les masses projetées montaient dans les airs à une grande hauteur, au milieu des jets d'une flamme intense, et des coulées de lave se déroulaient sur ses flancs en torrents impétueux ; ici, des serpents embrasés se faufilaient entre les roches fumantes ; là, des cascades ardentes retombaient au milieu d'une vapeur pourpre, et plus bas, un fleuve de feu, formé de mille rivières ignées, se jetait à la mer par une embouchure bouillonnante.

Le volcan paraissait n'avoir qu'un cratère unique d'où s'échappait la colonne de feu, zébrée d'éclairs transverseaux ; on eût dit que l'électricité jouait un rôle dans ce magnifique phénomène.

Au-dessus des flammes haletantes ondoyait un immense panache de fumée, rouge à sa base, noir à son sommet. Il s'élevait avec une incomparable majesté, et se déroulait largement en épaisses volutes.

Le ciel, à une grande hauteur, revêtait une couleur cendrée ; l'obscurité éprouvée pendant la tempête, et dont le docteur n'avait pu se rendre compte, venait évidemment des colonnes de cendre déployées devant le soleil comme un impénétrable rideau. Il se souvint alors d'un fait semblable survenu en 1812, à l'île de la Barbade, qui, en plein midi, fut plongée dans les ténèbres profondes, par la masse des cendres rejetées du cratère de l'île Saint-Vincent.

Cet énorme rocher ignivome, poussé en plein océan, mesurait mille toises de hauteur, à peu près l'altitude de l'Hécla.

La ligne menée de son sommet à sa base formait avec l'horizon un angle de onze degrés environ.

Il semblait sortir peu à peu du sein des flots, à mesure que la chaloupe s'en approchait. Il ne présentait aucune trace de végétation. Le rivage même lui faisait défaut, et ses flancs tombaient à pic dans la mer.

—Pourrions-nous atterrir ? dit le docteur.

—Le vent nous porte, répondit Altamont.

—Mais je ne vois pas un bout de plage sur lequel nous puissions prendre pied !

—Cela paraît ainsi de loin, répondit Johnson ; mais nous trouverons bien de quoi loger notre embarcation ; c'est tout ce qu'il nous faut.

—Allons donc ! dit tristement Clawbonny.

Le docteur n'avait plus de regards pour cet étrange continent qui se dressait devant lui. La terre du pôle était bien là, mais non l'homme qui l'avait découverte !

A cinq cents pas des rocs, la mer bouillonnait sous l'action des feux souterrains. L'île qu'elle entourait pouvait avoir huit à dix milles de circonférence, pas davantage, et, d'après l'estime, elle se trouvait très-près du pôle, si même l'axe du monde n'y passait pas exactement.

Aux approches de l'île, les navigateurs remarquèrent un petit fiord en miniature suffisant pour abriter leur embarcation ; ils s'y dirigèrent aussitôt, avec la crainte de trouver le corps du capitaine rejeté à la côte par la tempête !

Cependant, il semblait difficile qu'un cadavre y reposât ; il n'y avait pas de plage, et la mer déferlait sur des rocs abrupts ; une cendre épaisse et vierge de toute trace humaine recouvrait leur surface au delà de la portée des vagues.

Enfin la chaloupe se glissa par une ouverture étroite entre deux brisants à fleur d'eau, et là, elle se trouva parfaitement abritée contre le ressac.

Alors les hurlements lamentables de Duk redoublèrent ; le pauvre animal appelait le capitaine dans son langage ému ; il le redemandait à cette mer sans pitié, à ces rochers sans écho. Il aboyait en vain, et le docteur le caressait de la main sans pouvoir le calmer, quand le fidèle chien, comme s'il eût voulu remplacer son maître, fit un bond prodigieux et s'élança le premier sur les rocs, au milieu d'une poussière de cendre qui vola en nuage autour de lui.

—Duk ! ici, Duk ! dit le docteur.

Mais Duk ne l'entendit pas et disparut. On procéda alors au débarquement, Clawbonny et ses trois compagnons prirent terre, et la chaloupe fut solidement amarrée.

Altamont se disposait à graver un énorme amas de pierres, quand les aboiements de Duk retentirent à quelque distance avec une énergie inaccoutumée ; ils exprimaient non la colère, mais la douleur.

—Écoutez ! fit le docteur.

—Quelque animal dépestit ? dit le maître d'équipage.

—Non ! non ! répondit le docteur en tressaillant, c'est de la plainte ! ce sont des pleurs ! le corps d'Hatteras est là !

A ces paroles, les quatre hommes s'élançèrent sur les traces de Duk, au milieu des cendres qui les aveuglaient ; ils arrivèrent au fond d'un fiord, à un espace de dix pieds sur lequel les vagues venaient mourir insensiblement.

Là, Duk aboyait auprès d'un cadavre enveloppé dans le pavillon d'Angleterre.

—Hatteras ! Hatteras ! s'écria le docteur en se précipitant sur le corps de son ami.

Mais aussitôt il poussa une exclamation impossible à rendre.

Ce corps ensanglanté, inanimé en apparence, venait de palpiter sous sa main.

—Vivant ! vivant ! s'écria-t-il.

—Oui, dit une voix faible, vivant sur la terre du pôle, où m'a jeté la tempête ! vivant sur l'île de la Reine !

—Hurrah ! pour l'Angleterre ! s'écrièrent les cinq hommes d'un commun accord.

—Et pour l'Amérique ! reprit le docteur en tendant une main à Hatteras et l'autre à l'Américain.

Duk, lui aussi, criait hurrah à sa manière, qui en valait bien une autre.

Pendant les premiers instants, ces braves gens furent tout entiers au bonheur de revoir leur capitaine ; ils sentaient leurs yeux inondés de larmes.

Le docteur s'assura de l'état d'Hatteras. Celui-ci n'était pas grièvement blessé. Le vent l'avait porté jusqu'à la côte, où l'abourrage fut fort périlleux ; le hardi marin, plusieurs fois rejeté au large, parvint enfin, à force d'énergie, à se cramponner à un morceau de roc, et il réussit à se hisser au-dessus des flots.

Là, il perdit connaissance, après s'être roulé dans son pavillon, et il ne revint au sentiment que sous les caresses de Duk et au bruit de ses aboiements.

Après les premiers soins, Hatteras put se lever et reprendre, au bras du docteur, le chemin de la chaloupe.

—Le pôle ! le pôle nord ! répétait-il en marchant.

—Vous êtes heureux ! lui disait le docteur.

—Oui, heureux ! Et vous, mon ami, ne sentez-vous pas ce bonheur, cette joie de se trouver ici ? Cette terre que nous foulons, c'est la terre du pôle ! Cette mer que nous avons traversée, c'est la mer du pôle ! Cet air que nous respirons, c'est l'air du pôle ! Oh ! le pôle nord ! le pôle nord ! le pôle nord !

En parlant ainsi, Hatteras était en proie à une exaltation violente, à une sorte de fièvre, et le docteur essayait en vain de le calmer. Ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, et ses pensées bouillonnaient dans son cerveau. Clawbonny attribuait cet état de surexcitation aux épouvantables périls que le capitaine venait de traverser.

Hatteras avait évidemment besoin de repos, et l'on s'occupa de chercher un lieu de campement.

Altamont trouva bientôt une grotte faite de rochers que leur chute avait arrangés en forme de caverne ; Johnson et Bell y apportèrent les provisions et lâchèrent les chiens groenlandais.

Vers onze heures, tout fut préparé pour un repas ; la toile de la tente servait de nappe ; le déjeuner, composé de pemmican, de viande salée, de thé et de café, s'étalait à terre et ne demandait qu'à se laisser dévorer.

Mais auparavant, Hatteras exigea que le relevé de l'île fût fait ; il voulait savoir exactement à quoi s'en tenir sur sa position.

Le docteur et Altamont prirent alors leurs instruments, et, après observation, ils obtinrent, pour la position précise de la grotte, 89° 59' 15" de latitude. La longitude, à cette hauteur, n'avait plus aucune importance, car tous les méridiens se confondaient à quelques centaines de pieds plus haut.

Donc, en réalité, l'île se trouvait située au pôle nord, et le quatre-vingt-dixième degré de

latitude n'était qu'à quarante-cinq secondes de là, exactement à trois quarts de mille (1), c'est-à-dire vers le sommet du volcan.

Quand Hatteras connut ce résultat, il demanda qu'il fût consigné dans un procès-verbal fait en double, qui devait être déposé dans un cairn sur la côte.

Donc, séance tenante, le docteur prit la plume et rédigea le document suivant, dont l'un des exemplaires figure maintenant aux archives de la Société royale géographique de Londres :

« Ce 11 juillet 1861, par 89° 59' 15" de latitude septentrionale, a été découverte « l'île de la Reine, » au pôle nord, par le capitaine Hatteras, commandant le brick le *Forward*, de Liverpool, qui a signé, ainsi que ses compagnons.

« Quiconque trouvera ce document est prié de le faire parvenir à l'Amirauté.

« Signé : John HATTERAS, commandant du *Forward* ; docteur CLAWBONNY ; ALTAMONT, commandant du *Porpoise* ; JOHNSON, maître d'équipage ; BELL, charpentier.

« Et maintenant, mes amis, à table ! » dit gaiement le docteur.

CHAPITRE XXIV.—COURS DE COSMOGRAPHIE POLAIRE

Il va sans dire que, pour se mettre à table, on s'asséyait à terre.

—Mais, disait Clawbonny, qui ne donnerait toutes les tables et toutes les salles à manger du monde pour diner par quatre-vingt-neuf degrés cinquante-neuf minutes et quarante-cinq secondes de latitude boréale !

Les pensées de chacun se rapportaient en effet à la situation présente ; les esprits étaient en proie à cette prédominante idée du pôle nord. Dangers bravés pour l'atteindre, périls à vaincre pour en revenir, s'oubliaient dans ce succès sans précédent. Ce que ni les anciens, ni les modernes, ce que ni les Européens, ni les Américains, ni les Asiatiques n'avaient pu faire jusqu'ici, venait d'être accompli.

Aussi le docteur fut-il bien écouté de ses compagnons quand il raconta tout ce que sa science et son inépuisable mémoire purent lui fournir à propos de la situation actuelle.

Ce fut avec un véritable enthousiasme qu'il proposa de porter tout d'abord un toast au capitaine.

—A John Hatteras ! dit-il.

—A John Hatteras ! firent ses compagnons d'une seule voix.

—Au pôle nord ! répondit le capitaine, avec un accent étrange, chez cet être jusque-là si froid, si contenu, et maintenant en proie à une impérieuse surexcitation.

Les tasses se choquèrent, et les toasts furent suivis de chaleureuses poignées de mains.

—Voilà donc, dit le docteur, le fait géographique le plus important de notre époque ! Qui eût dit que cette découverte précéderait celles du centre de l'Afrique ou de l'Australie ! Vraiment, Hatteras, vous êtes au-dessus des *Sturt* et des *Livingstone*, des *Burton* et des *Barth* ! Honneur à vous !

—Vous avez raison, docteur, répondit Altamont ; il semble que, par les difficultés de l'entreprise, le pôle nord devait être le dernier point de la terre à découvrir. Le jour où un gouvernement eût absolument voulu connaître le centre de l'Afrique, il y eût réussi inévitablement à prix d'hommes et d'argent ; mais ici, rien de moins certain que le succès, et il pouvait se présenter des obstacles absolument infranchissables.

—Infranchissables ! s'écria Hatteras avec véhémence, il n'y a pas d'obstacles infranchissables, il y a des volontés plus ou moins énergiques, voilà tout !

—Enfin, dit Johnson, nous y sommes, c'est bien. Mais enfin, monsieur Clawbonny, me direz-vous une bonne fois ce que ce pôle a de si particulier ?

—Ce qu'il a, mon brave John, il a qu'il est le seul point du globe immobile pendant que tous les autres points tournent avec une extrême rapidité.

—Mais je ne m'aperçois guère, répondit Johnson, que nous soyons plus immobiles ici qu'à Liverpool !

—Pas plus qu'à Liverpool vous ne vous apercevez de votre mouvement ; cela tient à ce que, dans ces deux cas, vous participez vous-même à ce mouvement ou à ce repos ! Mais le fait n'en est pas moins certain. La terre est douée d'un mouvement de rotation qui s'accomplit en vingt-quatre heures, et ce mouvement est supposé s'opérer sur un axe dont les extrémités passent au pôle nord et au pôle sud. Eh bien ! nous sommes à l'une des extrémités de cet axe nécessairement immobile.

—Ainsi, dit Bell, quand nos compatriotes tournent rapidement, nous restons en repos ?

—A peu près, car nous ne sommes pas absolument au pôle !

—Vous avez raison, docteur ! dit Hatteras d'un ton grave et en secouant la tête, il s'en faut encore de quarante-cinq secondes que nous ne soyons arrivés au point précis !

—C'est peu de chose, répondit Altamont, et nous pouvons nous considérer comme immobiles.

—Oui, reprit le docteur, tandis que les habitants de chaque point de l'équateur font trois cents quatre-vingt-seize lieues par heure !

—Et cela sans être plus fatigués ! fit Bell.

—Justement ! répondit le docteur.

—Mais, reprit Johnson, indépendamment de ce mouvement de rotation, la terre n'est-elle

pas douée d'un autre mouvement autour du soleil ?

—Oui, un mouvement de translation qu'elle accomplit en un an.

—Est-il plus rapide que l'autre ? demanda Bell.

—Infiniment plus, et je dois dire que, quoique nous soyons au pôle, il nous entraîne comme tous les habitants de la terre. Ainsi donc, notre prétendue immobilité n'est qu'une chimère : immobiles par rapport aux autres points du globe, oui ; mais par rapport au soleil, non.

—Bon, dit Bell avec un accent de regret comique, moi qui me croyais si tranquille ! il faut renoncer à cette illusion ! On ne peut décidément pas avoir un instant de repos en ce monde.

—Comme tu dis, Bell, répliqua Johnson ; et nous apprendrez-vous, monsieur Clawbonny, quelle est la vitesse de ce mouvement de translation ?

—Elle est considérable, répondit le docteur ; la terre marche autour du soleil soixante-seize fois plus vite qu'un boulet de vingt-quatre, qui fait cependant cent quatre-vingt-quinze toises par seconde. Sa vitesse de translation est donc de sept lieues six-dixièmes par seconde ; vous le voyez, c'est bien autre chose que le déplacement des points de l'équateur.

—Diable ! fit Bell, c'est à ne pas vous croire, monsieur Clawbonny ! Plus de sept lieues par seconde, et cela quand il eût été si facile de rester immobiles, si Dieu l'avait voulu !

—Bon ! fit Altamont, y pensez-vous, Bell ! Alors, plus de jour, plus de nuit, plus de printemps, plus d'automne, plus d'été, plus d'hiver !

—Sans compter un résultat tout simplement épouvantable ! reprit le docteur.

—Et lequel donc ? fit Johnson.

—C'est que nous serions tombés sur le soleil !

—Tombés sur le soleil ! répliqua Bell avec surprise.

—Sans doute. Si ce mouvement de translation venait à s'arrêter, la terre serait précipitée sur le soleil en soixante-quatre jours et demi.

—Une chute de soixante-quatre jours ! répliqua Johnson.

—Ni plus ni moins, répondit le docteur ; car il y a une distance de trente-huit millions de lieues à parcourir.

—Quel est donc le poids du globe terrestre ? demanda Altamont.

—Il est de cinq mille cent quatre-vingt-quatre milliards de tonnes.

—Bon ! fit Johnson, voilà des nombres qui ne disent rien à l'oreille ! on ne les comprend plus.

—Aussi, mon digne Johnson, je vais vous donner deux termes de comparaison qui vous resteront dans l'esprit : rappelez-vous qu'il faut soixante-quinze lunes pour faire le poids de la terre, et trois cent cinquante mille terres pour faire le poids du soleil.

—Tout cela est écrasant ! fit Altamont.

—Ecrasant, c'est le mot, répondit le docteur, mais je reviens au pôle, puisque jamais leçon de cosmographie sur cette partie de la terre n'aura été plus opportune, si toutefois cela ne vous ennuie pas.

—Allez, docteur, allez ! fit Altamont.

—Je vous ai dit, reprit le docteur, qui avait autant de plaisir à enseigner que ses compagnons en éprouvaient à s'instruire, je vous ai dit que le pôle était un point immobile par rapport aux autres points de la terre. Eh bien, ce n'est pas tout à fait vrai.

—Comment ! dit Bell, il faut encore en rabattre ?

—Oui, Bell, le pôle n'occupe pas toujours la même place exactement ; autrefois l'étoile polaire était plus éloignée du pôle céleste qu'elle ne l'est maintenant. Notre pôle est donc doué d'un certain mouvement ; il décrit un cercle en vingt-six mille ans environ. Cela vient de la précession des équinoxes, dont je vous parlerai tout à l'heure.

—Mais, dit Altamont, ne pourrait-il se faire que le pôle se déplaçât un jour d'une plus grande quantité ?

—Eh ! mon cher Altamont, répondit le docteur, vous touchez à une grande question que les savants débattirent longtemps à la suite d'une singulière découverte.

—Laquelle donc ?

—Voici. En 1771, on découvrit le cadavre d'un rhinocéros sur les bords de la mer Glaciale, et, en 1799, celui d'un éléphant sur les côtes de la Sibérie. Comment ces quadrupèdes des pays chauds se rencontraient-ils sous une pareille latitude ? De là, étrange rumeur parmi les géologues, qui n'étaient pas aussi savants que le fut depuis un Français, M. Elie de Beaumont, lequel démontra que ces animaux vivaient sous des latitudes déjà élevées, et que les torrents et les fleuves avaient tout bonnement amené leurs cadavres là où on les avait trouvés. Mais, comme cette explication n'était pas encore émise, devinez ce qu'inventa l'imagination des savants ?

—Les savants sont capables de tout, dit Altamont en riant.

—Oui, de tout pour expliquer un fait ; eh bien, ils supposèrent que le pôle de la terre avait été autrefois à l'équateur, et l'équateur au pôle.

—Bah !

—Comme je vous le dis, et sérieusement ; or, s'il en eût été ainsi, comme la terre est aplatie au pôle de plus de cinq lieues, les mers, transportées au nouvel équateur par la force centrifuge, auraient recouvert des montagnes deux fois hautes comme l'Himalaya ; tous les pays qui avoisinent le cercle polaire, la Suède, la Norvège, la Russie, la Sibérie, le Groenland, la Nouvelle-Bretagne, eussent été ensevelis sous

cinq lieues d'eau, tandis que les régions équatoriales, rejetées au pôle, auraient formé des plateaux élevés de cinq lieues !

— Quel changement ! fit Johnson.

— Oh ! cela n'effrayait guère les savants.

— Et comment expliquaient-ils ce bouleversement ? demanda Altamont.

— Par le choc d'une comète. La comète est le *Deus ex machina* ; toutes les fois qu'on est embarrassé en cosmographie, on appelle une comète à son secours. C'est l'astre le plus comblant que je connaisse, et, au moindre signe d'un savant, il se dérange pour tout arranger !

— Alors, dit Johnson, selon vous, M. Clawbonny, ce bouleversement est impossible ?

— Impossible !

— Et s'il arrivait ?

— S'il arrivait, l'équateur serait gelé en vingt-quatre heures !

— Bon ! s'il se produisait maintenant, dit Bell, on serait capable de dire que nous ne sommes pas allés au pôle !

— Rassurez-vous, Bell. Pour en revenir à l'immobilité de l'axe terrestre, il en résulte donc ceci : c'est que si nous étions pendant l'hiver à cette place, nous verrions les étoiles décrire un cercle parfait autour de nous. Quant au soleil, le jour de l'équinoxe du printemps, le 23 mars, il nous paraîtrait (je ne tiens pas compte de la réfraction), il nous paraîtrait exactement coupé en deux par l'horizon, et monterait peu à peu en formant des courbes très-allongées ; mais ici, il y a cela de remarquable que, dès qu'il a paru, il ne se couche plus, il reste visible pendant six mois ; puis son disque vient raser de nouveau l'horizon à l'équinoxe d'automne, au 22 septembre, et, dès qu'il s'est couché, on ne le voit plus de tout l'hiver.

— Vous parlez tout à l'heure de l'aplatissement de la terre aux pôles, dit Johnson ; veuillez donc m'expliquer cela, M. Clawbonny.

— Voici, Johnson. La terre étant fluide aux premiers jours du monde, vous comprenez qu'alors son mouvement de rotation dut repousser une partie de la masse mobile à l'équateur, où la force centrifuge se faisait plus vivement sentir. Si la terre eût été immobile, elle fut restée une sphère parfaite ; mais, par suite du phénomène que je viens de vous décrire, elle présente une forme ellipsoïdale, et les points du pôle sont plus rapprochés du centre que les points de l'équateur de cinq lieues un tiers environ.

— Ainsi, dit Johnson, si notre capitaine voulait nous emmener au centre de la terre, nous aurions cinq lieues de moins à faire pour y arriver ?

— Comme vous le dites, mon ami.

— Eh bien, capitaine, c'est autant de chemin de fait ! Voilà une occasion dont il faut profiter. . . .

Hatteras ne répondit pas. Evidemment, il n'était pas à la conversation, ou bien il l'écou-
tait sans l'entendre.

— Ma foi ! répondit le docteur, au dire de certains savants, ce serait peut-être le cas de tenter cette expédition.

— Ah ! vraiment ! fit Johnson.

— Mais laissez-moi finir, reprit le docteur, je vous raconterai cela plus tard ; je veux vous apprendre d'abord comment l'aplatissement des pôles est la cause de la précession des équinoxes, c'est-à-dire pourquoi, chaque année, l'équinoxe du printemps arrive un jour plus tôt qu'il ne le ferait, si la terre était parfaitement ronde. Cela vient tout simplement de ce que l'attraction du soleil s'exerce d'une façon différente sur la partie renflée du globe terrestre située à l'équateur, qui éprouve alors un mouvement rétrograde. Subséquentement, c'est ce qui déplace un peu ce pôle, comme je vous l'ai dit plus haut. Mais, indépendamment de cet effet, l'aplatissement devrait en avoir un plus curieux et plus personnel, dont nous nous apercevions si nous étions doués d'une sensibilité mathématique.

— Que voulez-vous dire ? demanda Bell.

— C'est que nous sommes plus lourds ici qu'à Liverpool.

— Plus lourds ?

— Oui ! nous, nos chiens, nos fusils, nos instruments !

— Est-il possible ?

— Certes, et par deux raisons : la première, c'est que nous sommes plus rapprochés du centre du globe, qui, par conséquent, nous attire davantage ; or, cette force attractive n'est autre chose que la pesanteur. La seconde, c'est que la force de rotation, nulle au pôle, étant très-marquée à l'équateur, les objets ont là une tendance à s'écartier de la terre ; ils y sont donc moins pesants.

— Comment ! dit Johnson, sérieusement, nous n'avons donc pas le même poids en tous lieux ?

— Non, Johnson ; suivant la loi de Newton, les corps s'attirent en raison directe des masses, et en raison inverse du carré des distances. Ici, je pèse plus parce que suis plus près du centre d'attraction, et sur une autre planète, je pèserais plus ou moins, suivant la masse de la planète.

— Quoi ! fit Bell, dans la lune ? . . .

— Dans la lune, mon poids, qui est de deux cents livres à Liverpool, ne serait plus que de trente-deux.

— Et dans le soleil ?

— Oh ! dans le soleil, je pèserais plus de cinq mille livres !

— Grand Dieu ! fit Bell, il faudrait un cric alors pour soulever vos jambes ?

— Probablement ! répondit le docteur, en riant de l'ébahissement de Bell ; mais ici la différence n'est pas sensible, et, en déployant un effort égal de muscles du jarret, Bell sautera aussi haut que sur les quais de la Mersey.

— Oui ! mais dans le soleil ? répétait Bell, qui n'en revenait pas.

— Mon ami, lui répondit le docteur, la con-

séquence de tout ceci est que nous sommes bien où nous sommes, et qu'il est inutile de courir ailleurs.

— Vous disiez tout à l'heure, reprit Altamont, que ce serait peut-être le cas de tenter une excursion au centre de la terre ! Est-ce qu'on a jamais pensé à entreprendre un pareil voyage ?

— Oui, et cela termine ce que j'ai à vous dire relativement au pôle. Il n'y a pas de point du monde qui ait donné lieu à plus d'hypothèses et de chimères. Les anciens, fort ignorants en cosmographie, y plaçaient le jardin des Hespérides. Au moyen âge, on supposa que la terre était supportée par des tourbillons placés aux pôles, sur lesquels elle tournait ; mais, quand on vit les comètes se mouvoir librement dans les régions circumpolaires, il fallut renoncer à ce genre de support. Plus tard, il se rencontra un astronome français, Bailly, qui soutint que le peuple policé et perdu dont parle Platon, les Atlantides, vivait ici même. Enfin, de nos jours, on a prétendu qu'il existait aux pôles une immense ouverture, d'où se dégageait la lumière des aurores boréales, et par laquelle on pouvait pénétrer dans l'intérieur du globe ; puis, dans la sphère creuse, on imagina l'existence de deux planètes, Pluton et Proserpine, et un air lumineux par suite de la forte pression qu'il éprouvait.

— On a dit tout cela ? demanda Altamont.

— Et on l'a écrit, et très-sérieusement. Le capitaine Synness, un de nos compatriotes, proposa à Humphry Davy, Humboldt et Arago de tenter le voyage ! Mais ces savants refusèrent.

— Et ils firent bien.

— Je le crois. Quoi qu'il en soit, voyez, mes amis, que l'imagination s'est donné libre carrière à l'endroit du pôle, et qu'il faut tôt ou tard en revenir à la simple réalité.

— D'ailleurs, nous verrons bien, dit Johnson, qui n'abandonnait pas son idée.

— Alors, à demain les excursions, dit le docteur, en souriant de voir le vieux marin peu convaincu, et s'il y a une ouverture particulière pour aller au centre de la terre, nous irons ensemble !

CHAPITRE XXV.—LE MONT HATTERAS

Après cette conversation substantielle, chacun, s'arrangeant de son mieux dans la grotte, y trouva bientôt le sommeil.

Chacun, sauf Hatteras. Pourquoi cet homme extraordinaire ne dormit-il pas ?

Le but de sa vie n'était-il pas atteint ? N'avait-il pas accompli les hardis projets qui lui tenaient au cœur ? Pourquoi le calme ne succédait-il pas à l'agitation dans cette âme ardente ? Ne devait-on pas croire que, ses projets accomplis, Hatteras retomberait dans une sorte d'abattement, et que ses nerfs détendus aspireraient au repos ? Après le succès, il semblait même naturel qu'il fût pris de ce sentiment de tristesse qui suit toujours les desirs satisfaits.

Mais non. Il se montrait plus surexcité. Ce n'était cependant pas la pensée du retour qui l'agitait ainsi. Voulait-il aller plus loin encore ? Son ambition de voyageur n'avait-elle donc aucune limite, et trouvait-il le monde trop petit, parce qu'il en avait fait le tour ?

Quoi qu'il en soit, il ne put dormir. Et cependant cette première nuit passée au pôle du monde fut pure et tranquille. L'île était absolument inhabitée. Pas un oiseau dans son atmosphère enflammée, pas un animal sur son sol de cendres, pas un poisson sous ses eaux bouillonnantes. Seulement au loin, les sourds ronflements de la montagne à la tête de laquelle s'échevelaient des panaches de fumée incandescente.

Lorsque Bell, Johnson, Altamont et le docteur se réveillèrent, ils ne trouvèrent plus Hatteras auprès d'eux. Inquiets, ils quittèrent la grotte, et ils aperçurent le capitaine debout sur un roc. Son regard demeurait invariablement fixé sur le sommet du volcan. Il tenait à la main ses instruments ; il venait évidemment de faire le relevé exact de la montagne.

Le docteur alla vers lui et lui adressa plusieurs fois la parole avant de le tirer de sa contemplation. Enfin, le capitaine parut le comprendre.

— En route ! lui dit le docteur, qui l'examinait d'un œil attentif, en route ; allons faire le tour de notre île ; nous voilà prêts pour notre dernière excursion.

— La dernière, fit Hatteras avec cette intonation de la voix des gens qui rêvent tout haut ; oui, la dernière, en effet. Mais aussi, reprit-il avec une grande animation, la plus merveilleuse !

Il parlait ainsi, en passant ses deux mains sur son front pour en calmer les bouillonnements intérieurs.

En ce moment, Altamont, Johnson et Bell le rejoignirent ; Hatteras parut alors sortir de son état d'hallucination.

— Mes amis, dit-il d'une voix émue, merci pour votre courage, pour votre persévérance, merci pour vos efforts surhumains qui nous ont permis de mettre le pied sur cette terre !

— Capitaine, dit Johnson, nous n'avons fait qu'obéir, et c'est à vous seul qu'en revient l'honneur.

— Non ! non ! reprit Hatteras avec une violente effusion, à vous tous comme à moi ! à Altamont comme à nous tous ! comme au docteur lui-même ! Oh ! laissez mon cœur faire explosion entre vos mains ! Il ne peut plus contenir sa joie et sa reconnaissance !

Hatteras serrait dans ses mains celles des braves compagnons qui l'entouraient. Il allait, il venait, il n'était plus maître de lui.

— Nous n'avons fait que notre devoir d'Anglais, disait Bell.

— Notre devoir d'amis, répondait le docteur.

— Oui, reprit Hatteras, mais ce devoir, tosu n'ont pas su le remplir. Quelques-uns ont succombé ! Pourtant, il faut leur pardonner, à ceux qui ont trahi comme à ceux qui se sont laissés entraîner à la trahison ! Pauvres gens ! je leur pardonne. Voue m'entendez, docteur !

— Oui, répondit le docteur, que l'exaltation d'Hatteras inquiétait sérieusement.

— Aussi, reprit le capitaine, je ne veux pas que cette petite fortune qu'ils étaient venus chercher si loin, ils la perdent. Non, rien ne sera changé à mes dispositions, et ils seront riches. . . s'ils revoient jamais l'Angleterre !

Il eût été difficile de ne pas être ému de l'accent avec lequel Hatteras prononça ces paroles.

— Mais, capitaine, dit Johnson en essayant de plaisanter, on dirait que vous faites votre testament.

— Peut-être, répondit gravement Hatteras.

— Cependant, vous avez devant vous une belle et longue existence de gloire, reprit le vieux marin.

— Qui sait ? fit Hatteras.

Ces mots furent suivis d'un assez long silence. Le docteur n'osait interpréter le sens de ces dernières paroles.

Mais Hatteras se fit bientôt comprendre, car d'une voix précipitée, qu'il contenait à peine, il reprit :

— Mes amis, écoutez-moi. Nous avons fait beaucoup jusqu'ici, et cependant il reste beaucoup à faire.

Les compagnons du capitaine se regardèrent avec un profond étonnement.

— Oui, nous sommes à la terre du pôle, mais nous ne sommes pas au pôle même !

— Comment cela ? fit Altamont.

— Par exemple ! s'écria le docteur, qui craignait de deviner.

— Oui ! reprit Hatteras avec force, j'ai dit qu'un Anglais mettrait le pied sur le pôle du monde ; je l'ai dit, et un Anglais le fera.

— Quoi ? . . . répondit le docteur.

— Nous sommes encore à quarante-cinq secondes du point inconnu, reprit Hatteras avec une animation croissante, et là où il est, j'irai !

— Mais c'est le sommet de ce volcan ! dit le docteur.

— J'irai.

— C'est un cône inaccessible !

— J'irai.

— C'est un cratère béant, enflammé !

— J'irai !

L'énergique conviction avec laquelle Hatteras prononça ces derniers mots ne peut se rendre. Ses amis étaient stupéfaits ; ils regardaient avec terreur la montagne qui balançait dans l'air son panache de flammes.

Le docteur reprit alors la parole ; il insista, il pressa Hatteras de renoncer à son projet ; il dit tout ce que son cœur put imaginer, depuis l'humble prière jusqu'aux menaces amicales ; mais il n'obtint rien sur l'âme nerveuse du capitaine, pris d'une sorte de folie qu'on pourrait nommer "la folie polaire."

Il n'y avait plus que les moyens violents pour arrêter cet insensé, qui courait à sa perte. Mais, prévoyant qu'ils amèneraient des désordres graves, le docteur ne voulut les employer qu'à la dernière extrémité.

Il espérait d'ailleurs que des impossibilités physiques, des obstacles infranchissables, arrêteraient Hatteras dans l'exécution de son projet.

— Puisqu'il en est ainsi, dit-il, nous vous suivrons.

— Oui, répondit le capitaine, jusqu'à mi-côte de la montagne ! Pas plus loin ! Ne faut-il pas que vous rapportiez en Angleterre le double du procès-verbal qui atteste notre découverte, si . . . ?

— Pourtant ! . . .

— C'est décidé, répondit Hatteras d'un ton inébranlable, et puisque les prières de l'ami ne suffisent pas, le capitaine commande !

Le docteur ne voulut pas insister plus longtemps, et quelques instants après, la petite troupe, équipée pour une ascension difficile, et précédée de Duk, se mit en marche.

(A continuer)

UN CONTE DE FÉE POUR LES ENFANTS

— Tante Philomène, demanda la petite Emma, croyez-vous aux fées, de vraies fées, qui peuvent aller et venir comme l'éclair ?

— Je connais une petite fée aux yeux bleus, fit tante Philomène, qui peut aller et venir presque aussi vite que l'éclair.

— Oh ! dit Emma en faisant la moue, vous voulez parler de moi, mais c'est un vrai conte de fée que j'allais vous demander.

— Bien, chère, je vais t'en conter un, dit tante Philomène ; mais, auparavant, va appeler Laure et Clotilde pour qu'elles puissent t'entendre aussi.

La petite fille revint bientôt avec ses sœurs ; étant la plus jeune, elle sauta sur les genoux de sa tante.

— Il y avait une fois . . .

— Oh ! que c'est beau ! s'écria Emma ; de vrais contes de fées commencent toujours comme cela.

— Bien, il y avait une fois un voyageur qui traversait un grand bois. Il marchait

à pied, portant dans sa main un sac de voyage. Après avoir fait plusieurs lieues, il se sentit pressé de la faim. Regardant à sa montre, il constata que l'heure à laquelle il avait l'habitude de prendre son dîner était passée depuis longtemps. Mais au milieu des forêts, les hôtels sont rares ; à quelques pas, il aperçut une cabane à la porte de laquelle il alla frapper. Une femme, petite et avancée en âge, mais très-gentille, vint lui ouvrir.

— Oh ! je savais qu'elle était une vraie fée, s'écrièrent les enfants à la fois.

— Non, dit tante Philomène, elle n'était pas une fée ; mais prenez patience et je vais tout vous dire.

— Une gentille et petite femme vint donc lui ouvrir la porte, et le voyageur lui dit que si elle voulait lui préparer un dîner, il lui paierait en bel argent.

— La petite vieille répondit qu'elle était bien chagrine de n'avoir à lui offrir autre chose qu'un morceau de pain sec. Le voyageur la remercia en souriant et ajouta que si elle voulait seulement lui prêter sa marmite, il ferait de la soupe pour eux deux.

— La pauvre femme, tout en se demandant avec quoi il ferait de la soupe, apporta la marmite. L'ayant nettoyée et remplie d'eau, elle la mit sur le feu.

— Alors, le voyageur lui dit d'aller chercher une pierre, bien ronde et bien unie, environ de la grosseur d'une poire.

— Elle fut encore plus étonnée à cette demande, mais se rendit néanmoins au désir de l'étranger. Après avoir lavé la pierre, elle la donna au voyageur qui la jeta dans l'eau. Tirant ensuite une baguette de son sac, il commença à brasser en chantant une chanson magique qui finissait par ces mots :

Tournez-là à gauche, tournez-là à droite
Jusqu'à ce que la soupe soit faite.

— Il continua à brasser pendant quelques temps, durant lequel la petite femme, qui avait peur, se rapprocha de plus en plus de la porte. Enfin, la cabane se remplit d'une odeur agréable comme provenant d'une bonne soupe grasse. La pauvre vieille courut chez ses voisines, disant qu'il y avait un sorcier dans sa cabane qui avait fait de la soupe avec une pierre. Elle revint un moment après amenant quelques autres vieilles femmes, qui, regardant à travers les fentes de la cabane, aperçurent le voyageur qui mangeait tranquillement sa soupe. Il avait l'air si bon, qu'elles se hasardèrent à rentrer. Le voyageur leur donna à chacune une portion de sa soupe, qui surpassait en saveur toutes celles que ces pauvres gens avaient jamais mangées.

— Elles lui demandèrent alors comment faire de la soupe avec des pierres ; mais le voyageur rit beaucoup, disant qu'il avait seulement joué un tour à la petite vieille. Amenant alors son sac de voyageur, il leur présenta des petites boulettes que l'on aurait dit être des boulettes de savon, et leur dit qu'elles n'avaient qu'à en jeter une dans une marmite remplie d'eau, et qu'elles obtiendraient de la bonne soupe. Ces boulettes, dit-il, sont composées de viande. Il ajouta que pendant que la vieille était allée chercher une pierre, il en avait jeté une dans la marmite, leur montrant en même temps la pierre qui y était restée. De la viande ainsi préparée s'appelle "soupe portative."

— Je sais ce que signifie ce mot, dit Laure, l'aînée des trois enfants ; j'avais ce mot dans ma leçon de lecture, hier : portative, qui peut être portée.

— C'est cela, ma chère, dit tante Philomène. Je suis contente de voir que vous vous rappelez ce que vous avez appris.

— Mais, dit Clotilde, il n'y a rien de magique après tout ; mais cela n'empêche pas que l'histoire soit bien belle.

Et ainsi parlèrent tous les enfants, qui, après avoir remercié et embrassé leur tante, allèrent jouer et faire de la soupe avec des pierres ; et quand celle-ci alla, une heure après, les appeler pour le dîner, elle les entendit qui chantaient :

Tournez-là à gauche, tournez-là à droite
Jusqu'à ce que la soupe soit faite.

ce qui plut fort à tante Philomène d'avoir raconté l'histoire, puisqu'elle procurait tant de plaisir aux enfants.

Québec, novembre 1876. A. G.



L'OPINION PUBLIQUE, 21 DÉCEMBRE 1876

NOËL-LA SAINTE FAMILLE

L'HIVER

Comme un vieux souvenir qui de nos cœurs s'efface,
Meurent sous l'aquilon les feuilles et les fleurs ;
A l'hiver en frimas l'été cède sa place :
Ainsi nos jours heureux se changent en douleurs.

Le soleil attristé ne rit plus à la terre,
Ses rayons languissants n'échauffent plus les cieux ;
Les amants ne vont plus, sur le lac solitaire,
Loin des yeux indiscrets se redire leurs vœux.

Décevant secouant son manteau dans la nue,
Répand autour de nous ses flocons étoilés,
Et ses blancs tourbillons couvrant la terre nue
Argentent les rameaux des arbres désolés,

Le pauvre abandonné dans sa froide chaumière
Écoute avec effroi les ouragans gémir,
Tandis qu'en son foyer l'étincelle dernière
A son œil obscurci, hélas ! vient de mourir.

Adieu, prés verdoyants et forêts parfumées,
Bosquets, vallons ombreux, jaunissantes moissons,
Calices odorants sous les vertes ramées
Où les oiseaux venaient rafraîchir leurs chansons ;

Et les soirs azurés, les nuits pleines d'étoiles,
Les murmures des bois, les nids dans les rameaux
Et les esquifs légers livrant leurs blanches voiles
Au souffle des zéphirs voltigeant sur les eaux.

Le temps emporte tout dans sa course sans trêve,
Tout fêchit et succombe à son effort puissant ;
Ce qu'en un jour il donne, en un jour il l'enlève,
Et ses plus longs plaisirs ne durent qu'un instant.

De ceux que nous aimions l'on perd la souvenance...
Nos amis d'autrefois nous refusent leur main ;
Le doute dans nos cœurs remplace l'espérance...
Et le temps seul et Dieu peuvent dire : Demain.

ARTHUR GLOBENSKY.

Montréal, décembre 1876.

AU COIN DU FEU

Après avoir fait naître des espérances sur ses bonnes dispositions, voilà que décembre déchaîne brusquement contre nous ses frimas, ses vents glacés et ses tempêtes. Inhumainement poursuivis par les nombreux et impitoyables agents du mois que nous traversons, nous ne pouvons être en sûreté que dans le sanctuaire du foyer domestique, éclairé par l'espérance en des jours meilleurs, et en possession d'une température à faire oublier les caprices et la tyrannie de ce mois cruel.

Heureux celui qui, par de judicieuses épargnes, à su se mettre à l'abri des rigueurs de la saison ! Il y a bien assez de ces malheureux qui, esclaves de mauvaises habitudes, se trouvent aujourd'hui à la merci de la charité privée et publique. Que de chômeurs illicites amèrement regrettés par des infortunés qui grelottent en ces jours mauvais, et pratiquent le jeûne forcé tous les jours de l'année !

Quand il fait un froid à donner des émotions au thermomètre, quand il fait un vent à ébranler nos demeures et à donner des craintes sérieuses à l'Éminence qui trône sur le maxillaire supérieur, et quand la tempête sévit de tout côté, le père de famille prudent goûte, entouré de sa famille près du foyer, d'un bonheur égal, pour le moins, à celui du rentier, de l'opulent financier ou du millionnaire même, et peut tout à son aise s'apitoyer sur le sort du malheureux.

Ces jours derniers, nous étions chez un de nos ouvriers entrepreneurs dont l'ainé est retenu à la maison par une fracture de l'avant-bras attrapée dans une chute en patinant. Il était sept heures du soir. La brise fouettait la croisée toute couverte de verglas ; la boisure (le tablier) de la cheminée sifflait et le poêle ronflait comme un animal domestique. La mère, retirée dans la chambre, apprenait une petite prière à un jeune marmot agenouillé à ses pieds ; une petite fille de onze ans, élève de Delle Amanda, égrenait avec assez d'aisance quelques notes sur un piano à voix éteinte et cassée, tandis qu'un jeune gars de treize ans environ, étendu sur un banc, caressait le chat qui filait gracieusement son rou-rou ; deux apprentis, près de la table, fixaient de temps en temps leurs yeux sur un jeu de cartes flânant sur le classique Cicéron, qui, dans un but louable, sans doute, avait suivi l'ainé dans son malheur, et celui-ci, presque complètement rétabli, paraissait disposé à faire la partie. Le père, débarrassé d'une partie notable de ses vêtements, les deux pieds appuyés sur la havette du poêle, fumait paisiblement sa pipe d'un air de satisfaction non équivoque, et nous entretenait de ses espérances sur les profits qu'il devait réaliser dans une dernière entreprise ; interrompu par sa femme, qui lui demande de mettre quelques morceaux de bois dans le poêle qui

baisse, notre brave ouvrier s'exécute de la meilleure grâce du monde. Parfait—et le poêle recommence son gai *bombom-pompon-bombom-pompon-bombom*.

—Papa, du feu contre votre chaise, cria tout à coup le jeune Adélar, en congédiant son minon.

—Oui ? fit le père ; eh ! bien, tue-le.

—Pourquoi donc, papa, sort-il des étincelles comme ça par la porte du poêle, quand le bois pétille ?

—C'est le feu qui fait ça.

—Oui ! le feu ; mais c'est drôle ;—le feu monte toujours ; il n'a pas coutume de sortir par la petite porte du poêle—tenez, voyez, c'est un petit morceau de bois en feu, tout petit, qui vient de sauter sur la catalogne (tapis). Y a-t-il des grains de poudre dans le bois ?

—Eh ! non, curieux ; c'est le feu qui fait ça. Demande ça à ton frère Arthur.

—Ah ! oui ! en voilà un qui va vous expliquer ça ! Il n'a pas été capable de me dire, la semaine dernière, ce que c'est que le feu, la *boucanne* (fumée), il n'est point capable de vous dire pourquoi le poêle *boucanne* quand on ouvre la porte toute grande. Notre maître d'école, M. D....., qui n'a pas été au collège, lui, s'y entend bien mieux qu'Arthur ; car je me rappelle que, l'automne dernier, il nous a expliqué pourquoi nous perdions souvent nos *clagues* dans la boue qu'il y avait dans le chemin en arrivant à la bâtisse neuve de notre académie, et puis, *mouillant* le dedans de ma main, celle-ci, il l'a posée sur une feuille de papier, et la feuille a suivi ma main ; et notre maître nous a fait voir qu'en ôtant l'air entre deux affaires (objets) ayant une surface polie, on les unit ensemble.

—M. D.... nous a expliqué bien d'autres choses aussi. Il n'y a pas de danger qu'Arthur perde ses *clagues* dans la boue ; il marche trop sur le bout du pied ; il ne porte pas à terre ; il y a toujours de l'air dessous !

—Le drôle ! répliqua Arthur ; croit-il que nos professeurs passent leur temps à nous entretenir de ce qui se passe dans le poêle, le tuyau ou la cheminée ! Quand on apprend l'histoire, les mathématiques, le latin, le grec, etc., etc., on se tient à des hauteurs trop élevées pour nous occuper un seul instant des raisons qui rendent compte de l'embarras et des inconvénients que je puis rencontrer dans un chemin boueux.

Et le père de fumer avec un air de ravissement incomparable ; il se représentait son fils déjà entré dans une de nos professions libérales, terme de son ambition pour son aîné.

—Tiens, Arthur, poursuivit Adélar, si tu veux m'expliquer le ronflement du poêle, je vais te réciter mes participes et te résoudre un joli problème, avant d'aller me coucher.

Taquiné de l'embarras évident de son aîné, qui lui coûtait déjà cher, le père envoya le jeune Adélar se coucher !!! et continua la conversation interrompue par les questions insolubles de ce pauvre enfant.

Impossible pour le moment de faire comprendre au père tout l'intérêt que mérite la curiosité active de son enfant ; il ne rêve que succès, profits, tout en se berçant secrètement des plus belles espérances pour son aîné, l'objet de ses plus chères prédilections.

Que de songes plus ou moins énigmatiques ont dû fatiguer l'imagination, la pensée et l'intelligence du jeune Adélar pendant son sommeil, à la suite de sa mésaventure !

Paix et sympathies à cet enfant dont la belle intelligence s'épanouit avec tant de charme aux premiers regards de la science !

Que de phénomènes intéressants, en effet, se déroulent sous nos yeux, au coin du feu, sans exciter le moindre mouvement de notre attention ; que de questions regardées comme insolubles la plupart du temps ! Levons un coin du rideau afin d'étudier quelques phénomènes journaliers.

Tout le monde connaît le feu comme un élément de destruction, accompagné de chaleur et de lumière ; mais bien peu de

personnes y voient une combinaison chimique, dont l'air atmosphérique, ou plutôt l'oxygène de cet air, est le principal agent. Dans toute combustion il y a une substance qui brûle et une autre qui fait brûler ; c'est simple comme bonjour : la substance qui brûle s'appelle *combustible*, et la substance qui fait brûler s'appelle *comburant*. Et la science nous apprend que dans les matières que nous brûlons habituellement, les éléments *combustibles* principaux sont le *Carbone* et l'*Hydrogène*, et l'élément *comburant* est l'*Oxygène* de l'air, trois gaz invisibles à l'œil mortel.

La fumée, compagne fidèle de la combustion, n'est rien autre chose qu'un mélange de vapeurs aqueuses et de particules de charbon ou autres matières combustibles qui ont échappé à la combustion, et sont entraînées au dehors par le courant d'air du foyer ; et maintenant, si on ajoute l'acide carbonique et les cendres provenant des matières minérales fixes que contiennent toujours le bois et le charbon, nous aurons les principaux résidus de toute combustion. La vapeur aqueuse naît de la combinaison de l'hydrogène avec l'oxygène ou de la combustion de l'hydrogène ; l'acide carbonique se développe par la combinaison du carbone avec l'oxygène de l'air ou par la combustion du carbone.

Notre jeune Adélar pourra désormais se rendre compte de la fumée, et s'éviter du désagrément ; et empressons-nous de lui faire connaître les causes principales qui poussent la fumée à se répandre dans nos appartements, contre notre gré et à notre insu, bien souvent.

Nous venons de dire que la fumée est entraînée par un courant d'air ;—ce courant d'air est susceptible d'être modifié et annihilé par un grand nombre de causes.

La fumée, en montant, nous dit que les éléments qui la constituent sont plus légers que l'air qui l'environne. L'air chaud, en effet, est plus léger que l'air ambiant. A mesure que la fumée se refroidit au sein de la cheminée, elle y dépose des particules solides et donne naissance à la suie. La différence entre le poids de la *colonne* d'air chaud *ascendante* et celui de la *colonne* d'air froid qui passe à l'*orifice inférieur* de la cheminée, détermine invariablement la rapidité ou la force du tirage d'une cheminée ou d'un tuyau. Ainsi, l'air chaud étant plus léger que l'air froid, la fumée s'élèvera avec d'autant plus de rapidité que la *colonne* d'air chaud *ascendante* sera plus puissante et d'une température plus élevée.

Dans une cheminée trop large ou dans un tuyau démesuré, l'air froid qu'on y rencontre refroidit le courant ascendant et empêche le tirage, cause première de la présence de la fumée dans l'appartement. Par la même raison, en ouvrant le tablier d'une cheminée ou la porte d'un poêle, on y facilite l'introduction de l'air froid, cause reconnue du ralentissement dans la marche de la *colonne* d'air chaud *ascendante*.

Une cheminée trop longue fume quelquefois, parce que le frottement prolongé de l'air contre ses parois ralentit l'ascension de la fumée, et l'air ascendant devient froid avant d'en atteindre le sommet.

Les coudes et les inflexions d'une cheminée ou d'un tuyau en allongeant le parcours, sans augmenter la longueur verticale de la *colonne* d'air chaud *ascendante*, et en augmentant contre leurs parois le frottement de cet air ascendant, diminuent évidemment le tirage ou la vitesse du courant, et on aura ainsi de la fumée en ouvrant le tablier de la cheminée ou la porte (la grande) du poêle. Le fier Arthur pourrait ici prendre des notes, et se mettre en état de faire face aux assauts de son frère Adélar.

Pareillement, la fumée est inévitable quand l'ouverture du foyer est trop grande ou trop haute, parce qu'une grande quantité d'air s'y engage sans *passer par le feu*, et cet air froid se mêlant avec celui de la *colonne ascendante*, en ralentit tellement la température qu'il n'y a que très-peu de tirage. Il devient ainsi facile de s'expliquer pourquoi la fumée nous aveugle quand on allume le feu dans un *poêle mort*, le matin ; le courant ascendant qui

doit entraîner la fumée n'étant pas encore établi, la fumée, indécise, s'amuse à flâner au mépris du respect qu'elle doit aux habitants du logis.

Une cheminée qui a besoin d'être ramonnée fumera parce que la suie en s'accumulant arrête le passage de la fumée et gêne le tirage.

Une cheminée en mauvais état offre le même inconvénient, par la raison toute simple que les briques ou les pierres d'où s'est détaché le mortier forment des saillies qui gênent l'ascension de la fumée, et que les courants d'air qui se glissent au travers des crevasses de la cheminée refroidissent la *colonne* d'air chaud *ascendante*, qui reflue alors au lieu de monter avec la fumée. Il en est de même avec des tuyaux dont les jointures ne sont point parfaites.

Toutes ces différentes causes emportent avec elles l'indication des procédés propres à obvier à l'inconvénient dont nous nous plaignons si fréquemment.

Les cheminées des maisons situées dans une vallée, ainsi que celles dominées par un édifice, fument très-souvent par la raison que le vent ou l'air ambiant qui frappe contre les collines d'alentour ou l'édifice avoisinant se rabat sur les cheminées et arrête le tirage, et devient ainsi un obstacle à la sortie de la fumée. Ici s'impose la nécessité d'avoir recours aux chaperons, aux mitres et aux tuyaux en T, tournant avec la girouette, pour empêcher le vent de s'engouffrer dans la cheminée tout en ménageant à la fumée un essor par une ouverture mobile sur laquelle le vent n'ait pas de prise. Il y en a qui conseillent de fermer l'ouverture supérieure de la cheminée et de pratiquer latéralement des ouvertures dirigées en bas, comme des espèces de jalousies ; c'est un moyen qui défie le mépris. Quant aux cheminées dominées par un édifice, il y en a qui ont recours aux tubes additionnels pour les empêcher de fumer ; ces tubes additionnels en allongeant les cheminées augmentent la force du tirage en rétrécissant leur ouverture et en concentrant et régularisant le courant d'air chaud.

Avec les notions qui précèdent, le bourdonnement du poêle ne sera plus un mystère pour le jeune Adélar ; il y reconnaîtra l'activité du tirage ou de l'appel de l'air. L'air qui s'introduit, rapide, dans la petite porte, etc., etc., du poêle entre en vibration et produit ce bruit qui nous réjouit ; et la petite porte ou les fentes font, par rapport à l'air, l'effet de l'embouchure d'un instrument à vent. Plus l'air est froid, vif et sec et agité par le vent, plus le bourdonnement est fort et continu.—Ouvrez la porte du poêle, vous arrêtez le bourdonnement et ne constatez qu'un mouvement de flamme ascendant et majestueux.

Il va sans dire que le tirage du poêle ou tuyau, etc., est étranger à la production des étincelles qui s'échappent en pétillant. Ici, un autre agent vient en cause. Il est reconnu que la chaleur produit un effet mécanique sur les corps qu'on lui soumet ; c'est un mouvement d'expansion ou de dilatation. Mettez devant le feu une vessie partiellement remplie d'air et bien attachée à son col ; la chaleur dilatera l'air qu'elle contient jusqu'à ce qu'elle creve. Eh ! bien, l'air contenu dans les pores du bois se dilate par la chaleur, s'élance en projetant en même temps ce qui le recouvrait et résistait à son passage.—pas plus difficile que cela.—Et plus les pores du bois sont grands, plus considérable est la quantité d'air renfermé ; et plus un tel bois pétillera et fournira d'étincelles.

Terminons—car l'écartement répété des maxillaires du lecteur, et l'appesantissement des paupières de plus d'une lectrice, nous enjoignent de ne point prolonger cette courte exquise des mœurs de nos cheminées. Mais un bruit sourd, que nous ne comprenons point, attire notre attention ; au bout de quelques instants, une odeur caractéristique nous dit que le feu est dans le tuyau. Le poêle, en effet, d'une taille moyenne et habitant l'appartement voisin et qui communique avec la cheminée au second étage, au moyen d'un tuyau d'une trentaine de pieds, est en

pleine activité. Une visite aux chambres du haut nous offre le tuyau travaillé par une chaleur intense et faisant entendre des grincements par la dilatation qu'il subit inégalement dans sa circonférence. Le feu va atteindre la cheminée qui n'a pas été ramonée depuis plusieurs mois. Vite, un bocal à la main, nous en retirons de la fleur de soufre que nous ne conservons pas seulement que pour les galeux, et nous en jetons une quantité suffisante dans le poêle, dont nous fermons la petite porte avec soin ; et notre surprise mêlée de crainte fait bientôt place à un sentiment de vive satisfaction, en constatant sur le champ l'utilité incontestable de ce corps simple qui tue le feu plus sûrement que l'eau. Encore un froid *pourquoi* qui se dresse en face du phénomène qui vient de se passer dans le tuyau. Le soufre, ainsi jeté dans le poêle, se convertit en *acide sulfureux* qui ne se décompose pas comme l'eau ou mieux la vapeur d'eau en gaz capables d'activer la combustion ; ce gaz *sulfureux*, quand il est produit en quantité suffisante, forme autour du feu une atmosphère douce et blanche qui le défend de tout contact avec l'oxygène et l'éteint ou l'étouffe. Le succès est d'autant plus assuré, qu'on a pris plus de soin à prévenir toute communication de l'air ambiant avec le poêle, ou le tuyau, ou la cheminée.

L. A. F.
Sainte-Scholastique, déc. 1876.

NÉCROLOGIE

M. CHAREST, CURÉ DE SAINT-ROCH

La paroisse de Saint-Roch vient de perdre un père, la ville de Québec un modèle de vertus, et l'humanité entière un saint ; tel qu'il s'en rencontre de temps à autre, dans ces jours où la foi se refroidit, pour relever les courages abattus et soutenir ceux qui sont fermes. Cette vie si peu remplie de jours pour nous, mais comble de religion, d'honneur et de probité, nous est enlevée à l'âge de soixante-et-trois ans. Les vertus grandioses qu'il possédait sont aujourd'hui cause que nous le regrettons si vivement et que nous pleurons sur les restes qui vont bientôt disparaître à nos yeux. Ce ne fut pas un homme de bruit ; et c'est pour cela même que, rentrant dans les désirs qu'il a manifestés sur son lit de mort, nous n'en ferons pas sur sa tombe. Que l'expression de nos regrets soit juste et modeste, comme il le fut lui-même.

Monsieur Charest est né à Sainte-Anne de la Pérade, le 21 février 1813. Tout jeune encore, il fit présager ce qu'il serait un jour par une piété remarquable et une grande modestie : vertus qu'il l'ont caractérisé jusqu'à son dernier soupir et qui font maintenant sa gloire. Il fit de brillantes études au collège de Nicolet : c'est là que ses confrères apprirent à le connaître et à l'estimer, et c'est là aussi qu'ils contractèrent pour lui cet amour que nous leur avons toujours vu lui porter. Enfin le moment tant désiré par ce bon cœur arriva ; il fut fait prêtre le 11 décembre 1836. Alors il comprit la hauteur de la mission du prêtre et sut se mettre à l'œuvre avec un zèle tout-à-fait apostolique. Il fut nommé vicaire à Saint-Roch et devint curé de cette paroisse en 1839. Ici notre plume est impuissante à retracer toutes les œuvres qui nous le rendent cher ; nous ne ferons que choisir parmi les plus brillantes : payant par là à M. Charest un tribut de reconnaissance qui lui est dû à bien des titres.

Les incendies qui ont ravagé Saint-Roch, à plusieurs reprises, furent pour lui de dures épreuves à traverser. Celui de 1845 avait enveloppé dans sa conflagration générale l'église de Saint-Roch, ainsi qu'une grande partie de ce faubourg ; cependant ce brave curé ne recula aucunement devant son devoir et se montra héroïque. Il s'empessa de reconstruire l'église ; puis tendit aux pauvres une main secourable, comme il n'a cessé de le faire jusqu'à ses derniers moments. Ici se découvre la raison pour laquelle M. Charest acquit l'affection de tous, riches ou pauvres : il savait donner au riche de

bons conseils, et au pauvre l'obole qui lui était nécessaire.

Quelques années plus tard, sachant que l'instruction est la base la plus solide d'une population et le moyen le plus sûr de la faire grandir, il éleva deux maisons d'éducation, qui sont deux monuments éternels de sa mémoire. La première et la plus grande : le couvent des Dames de la Congrégation, pour l'éducation des jeunes filles ; c'est cette œuvre où il déploya tant d'énergie et qui rend aujourd'hui de si grands services aux citoyens de Saint-Roch. La seconde fut l'école des Frères de la doctrine chrétienne, qui savent donner aux jeunes garçons une instruction solide et leur frayer le chemin de la vertu. Les professeurs et les élèves de cette école éprouvent aujourd'hui une grande douleur, en voyant mort celui qui était leur principe de vie.

Il reste encore une rose à ajouter à cette couronne, et ce n'est pas la moins belle. Voulant prouver à la Vierge Marie le grand amour qu'il lui portait depuis sa tendre enfance, M. Charest voulut lui élever l'église de la Congrégation, où les hommes de Saint-Roch vont adresser leurs prières à Marie. Cette église, qui peut maintenant soutenir la comparaison avec les autres églises de Québec, doit au regrettable défunt son existence et sa prospérité actuelle.

Chacune de ces œuvres aurait suffi pour embellir la réputation d'un homme ; mais Dieu a voulu que cette existence fût chargée de mérite et de gloire. Comment donc ne pas pleurer en voyant que cet homme n'est plus !!! Comment ne pas regretter celui qui a fait la paroisse de Saint-Roch ce qu'elle est aujourd'hui !!! Nous répandons des larmes et ces larmes sont sincères.....

Priions, et espérons qu'une si grande âme est déjà dans le sein d'Abraham. Puisse nous suivre notre bon curé dans la route qu'il nous a tracée, marcher du même pas et arriver au même but.

UN PAROISSIEN DE ST. ROCH.

LE CONCERT PRUME-LAVALLÉE-JACQUARD

Le cinq courant, avait lieu le concert Prume-Lavallée-Jacquard, dans la salle des Artisans, qui était tellement comble qu'il n'y avait pas assez de sièges pour les amateurs de bonne musique. Au point de vue financier, le concert fut un succès complet. Au point de vue artistique, le programme était bien choisi et les morceaux furent bien exécutés. L'emporte-pièce de la soirée se trouvait au commencement du programme ; un trio de Mendelssohn pour piano, violon et violoncelle.

Madame Prume fit honneur au grand aria de la reine de la nuit, dans l'opéra de la flûte magique de Mozart, et M. Prume mit tout son talent dans un allegro de Vieuxtemps.

M. Jacquard nous revient après une absence de cinq ans, et quoiqu'il ait perdu un peu du caractère de son jeu, il sait encore s'attirer des applaudissements prolongés.

M. Lavallée se tira parfaitement de son concerto, mais ne réussit pas aussi bien dans le mouvement perpétuel, qu'il attaqua trop vite.

Madame Beliveau remplit avec facilité et verve sa tâche d'accompagnatrice, tandis que M. Maltby, avec une bonne voix de basse, n'a pas réussi à plaire par son choix de chansons.

Le quintette d'amateurs a bien secondé M. et Madame Prume, et il mérite une bonne part de notre agréable souvenir de ce concert.

NOUVELLES GÉNÉRALES

Londres, 12.—Le correspondant du *Standard* à Constantinople, télégraphie comme suit :— "J'apprends de source certaine que la conférence aura pour résultat une paix définitive, car on a trouvé moyen de satisfaire aux demandes de la Russie, et de trouver des garanties satisfaisantes pour les puissances."

Londres, 12.—Une dépêche de Paris annonce que la crise ministérielle est terminée. Jules Simon a été nommé président du conseil et ministre de l'intérieur, et M. Martel ministre de

la justice. Dufaure et de Marcère se retirent. Les autres ministres gardent leurs portefeuilles pour le moment.

Londres, 12.—Le correspondant du *Times* à Vienne télégraphie que la Russie et l'Angleterre sont tout à fait d'accord. Cela est dû aux explications données par le général Ignatieff.

En vue de cette entente, la Turquie fait savoir par un communiqué de ses agents à Vienne, qu'elle s'en tient au traité de Paris et considérera toute tentative d'occupation comme un "casus belli."

Québec, 14.—Les funérailles du lieutenant-gouverneur Caron auront lieu lundi prochain. Le corps sera exposé à Spencer Wood jusqu'à ce jour. Demain et les jours suivants, les visiteurs seront admis.

Comme dans les autres provinces, les funérailles seront aux frais du trésor.

—La législature s'ajournera de jour en jour, jusqu'à ce que le lieutenant-gouverneur soit nommé, mais les comités continueront leurs séances.

Ottawa, 14.—Sur les principaux édifices publics, les drapeaux flottent à mi-mât par respect pour la mémoire du lieutenant-gouverneur Caron.

—Les rumeurs sont actives au sujet du nouveau lieutenant-gouverneur. Trois noms sont, entr'autres, mentionnés : ceux de MM. Cauchon, Letellier de St. Just et Thibaudeau (Isidore).

New-York, 14.—Le marshal McCready vient de terminer son enquête sur l'incendie de Brooklyn, et a soumis son rapport dont voici les principaux chefs :

1o. Antérieurement au 5 décembre courant, il y avait déjà eu deux incendies au théâtre de Brooklyn.

2o. Malgré ces avertissements, on n'avait pas pris les précautions nécessaires pour le cas de feu.

3o. Lorsque le feu a été découvert, on n'a pas donné aussitôt l'alarme, ce qui a permis aux flammes de s'étendre rapidement.

4o. Si le public avait été averti sitôt que les acteurs ont constaté le feu, tout le monde aurait pu se sauver. C'est avec les meilleures intentions que les acteurs ont invité le public à ne pas bouger, mais cette demande a été fatale.

5o. Les issues des galeries étaient plus que défectueuses.

6o. C'est un bec de gaz qui a mis le feu aux décors des frises.

7o. Il est urgent que tous les édifices publics soient inspectés sans retard.

Québec, 15.—Les membres du Conseil exécutif ont invité les journalistes, les corps publics et autres à assister, lundi prochain, aux obsèques de feu le lieutenant-gouverneur. Le cortège funèbre partira de Spencer Wood à 9 a. m., pour se rendre à la Basilique où il sera chanté un service solennel. L'inhumation aura lieu dans l'Hôpital-Général.

Québec, 15.—Le bill de M. Taillon, accordant aux Sœurs de la Providence le privilège d'exercer certaines industries, a été adopté ce matin dans le comité des bills privés.

Ottawa, 15.—Les marchands de bois ont signé une requête qui doit être présentée à la législature de Québec lui demandant de ne point adopter le bill qui donne aux "raftsmen" le premier lien sur le bois pour leurs gages.

On dit que l'hon. M. Cauchon va prendre le portefeuille de ministre de l'agriculture. On offrira probablement la présidence du conseil à M. Joly, le chef de l'opposition à Québec.

Rome, 15.—Le cardinal évêque Constantin Patrizia, doyen du Sacré Collège, est dangereusement malade. Il a reçu les derniers sacrements.

QUE PEUT AVOIR CET ENFANT?—Des centaines de parents se font cette demande, voyant leurs enfants prendre une mine misérable et devenir pâles et amaigris. Ce sont les vers, ces ennemis physiques, qui font ces ravages, et cependant on n'y pense pas.

Pères et mères, vous pouvez sauver vos enfants, car les *Pastilles Végétales à Vers de Devins* sont un remède sûr et efficace ; non-seulement en détruisant les vers, mais même en neutralisant le gluant vicié dans lequel cette vermine se propage. Ne tardez pas ! Faites-en l'essai ! Essayez-les !

Remarquez bien que chaque Pastille est étampillée avec le nom de DEVINS.

—Le papier Rigollot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs Excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

Se trouve dans les principales pharmacies du Canada.

Vente en gros : A. DELAU, 223, rue McGill, Montréal.

CE QU'EN DISENT LES MÉDECINS.—"Un de mes malades, qui souffrait depuis quelque temps des hémorroïdes, commença à prendre le RENO-VATEUR DES MONTAGNES VERTES.—J'observai ses effets, et puis dire que je le considère comme un remède d'une valeur incalculable contre cette cruelle maladie. Dans plusieurs phases aussi de difficulté Dyspeptique, il a, à ma connaissance, rendu d'importants services."
"BENJ. SEATON, M. D., Sutton, P. Q."



I. A. BEAUVAIS

a le plaisir d'annoncer aux lecteurs de *L'Opinion Publique* qu'il a réduit les prix de son immense fonds actuel de

HARDES FAITES

qu'il recommande en toute confiance aux chefs de familles, gardiens ou autres qui se trouvent dans la nécessité de se procurer pour eux-mêmes ou pour leurs voisins nécessiteux, des vêtements qui les protégeront contre les rigueurs de l'hiver. Dans tous les cas, les marchandises dont nous donnons les prix ci-dessous valent autant que toutes autres marchandises faites sur commande pour argent comptant—le système du comptant étant le seul d'après lequel I. A. BEAUVAIS conduit ses affaires.

Le succès sans précédent qui a couronné les efforts de I. A. BEAUVAIS dans le département des commandes, l'a obligé de diminuer cette branche d'affaire, et il dispose maintenant de la balance de ses HARDES FAITES à des

Prix sans égaux

et dont on ne trouve pas de précédent dans les annales commerciales de Montréal.

Vêtements de jeunes garçons

Vêtement complet..... \$2.25
Pardessus Ulster..... 3.50

Habits courts (Pea Jackets)

En Tweed épais, doublé..... \$3.25
En drap de Castor et Pilot, très-bien finis 5.75

Pardessus

De toutes couleurs et grandeurs, bruns, noirs, bleus et gris..... \$4.00
De première qualité en drap de Castor et Pilot, tout piqués..... \$3.75

Chemises

1,000 chemises de goût, avec collets de coton..... 25c
450 chemises blanches, avec poignets français..... 85c

Corps et Caleçons

750 paires assorties..... 48c

Chaussons

225 douzaines garantis tout laine..... 18c
Ou 6 paires pour..... \$1.00

Collets en toile

250 douzaines, 3 plis..... 50c la doz.
175 " 3 plis..... 75c "

Mouchoirs de poche en soie

475 pure soie..... 25c
230 pure soie, bordure de goût..... 50c
Ces mouchoirs se vendent ordinairement \$1.25

Gants et Mitaines

Nous commençons par ceux doublés en laines à 25 cents, qui sont de la meilleure qualité pour la promenade ou pour conduire les chevaux. On ne saurait trouver rien de mieux que ces gants ou mitaines, que nous vendons au prix ci-dessus.

Attendu que ces prix représentent au moins

50 à 60 pour cent de diminution

sur les prix ordinaires des autres magasins, on nous pardonnera de faire observer que ce genre d'affaire est fait

Strictement pour du comptant.

Chaque article est marqué en chiffres apparents et très-visibles, et il n'est fait aucun rabais sur les prix marqués.

I. A. BEAUVAIS,

190—RUE SAINT-JOSEPH—190





M. HAYES, CANDIDAT RÉPUBLICAIN



M. TILDEN, CANDIDAT DÉMOCRATE

L'IMBROGLIO PRÉSIDENTIEL AUX ÉTATS-UNIS :



GRAVURES QUI ACCOMPAGNENT LE TEXTE DES "AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS"

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XXVII

DEUX VIEILLES CONNAISSANCES

Avant de mettre face à face les deux implacables rivaux de Saint-Monat, retournons un peu sur nos pas et expliquons comment il se faisait que le Roi des Etudiants, enlevé si prestement la veille, arrivait cependant juste à point pour sauver Laure des bras de Lapière.

On se rappelle que vers le soir du 22 juin—c'est-à-dire quatre jours auparavant—Després, ramassé sanglant et privé de sentiment dans le parc de la Folie-Privat, avait été conduit chez le père Gaboury par le petit Caboulot, et là, confié aux soins d'un médecin; on se rappelle, en outre, que Louise avait disparu le même soir, sans que les recherches les plus minutieuses eussent donné seulement un indice relativement à cette étrange affaire; enfin, nos lecteurs ont trop bonne mémoire pour n'avoir pas tout frais dans l'esprit le spectacle poignant du pauvre Caboulot ensermé dans les immenses bras de Passe-Partout, au moment où le courageux enfant faisait pâlir Lapière sous le regard des six prunelles d'acier de son revolver.

Il va sans dire que tout cela s'était accompli à l'insu du Roi des Etudiants, cloué sur le lit de Louise par une fièvre cérébrale qui s'était déclarée pendant la nuit, et il est parfaitement inutile d'ajouter que la garde-malade chargée de veiller auprès du blessé avait reçu instruction de ne pas toucher un mot de ces événements, au cas où Gustave, revenu à l'intelligence, la questionnerait.

Il résulta donc de toutes ces salutaires précautions que Després n'apprit l'horrible vérité, c'est-à-dire la disparition du Caboulot et de Louise, que dans la matinée du lundi suivant, jour où le médecin le déclara hors de danger et lui raconta ce qui était arrivé.

Le Roi des Etudiants n'eut pas de peine à deviner d'où partaient tous ces coups successifs. Il se souvint du célèbre axiome de droit criminel: "Cherche à qui le crime profite," et il eut bientôt fait de trouver à qui pouvait profiter de la disparition du Caboulot et de sa sœur; et, rattachant ces deux attentats à la tentative de meurtre faite sur lui, quelques jours auparavant, le jeune homme acquit la conviction que Lapière, Lapière seul, était l'auteur de toutes ces ténébreuses menées.

Que faire?... Fallait-il terminer la campagne par un coup de foudre, en dénonçant Lapière aux autorités de police et le faisant arrêter dans son propre domicile?

Gustave en eut un instant la pensée, mais il la rejeta presque aussitôt. Sa loyauté native se prêtait mal à de semblables moyens, et il chercha autre chose.

Ne valait-il pas mieux faire le mort et laisser l'ennemi s'endormir dans une trompeuse sécurité, pour tomber sur lui au moment où il croirait la victoire assurée?

C'était de bonne guerre, et c'est à ce dernier moyen que s'arrêta l'étudiant. Il attendrait, pour se rendre à la Canardière, que la nuit fût venue, et il ne ferait que passer chez lui—le temps de prendre un certain portefeuille où était soigneusement enfilé le dossier de l'expédition des armées américaines.

Malheureusement, Després comptait sans maître Passe-Partout, qui, non-chalamment étendu sur le talus du rempart, le guettait par une embrasure. Or, ce digne garçon, relevé de sa garde auprès du Caboulot, s'était installé dès le matin en face de la maison Gaboury et ne l'avait pas un seul instant perdue de vue.

Une si belle persévérance ne devait pas rester infructueuse. Passe-Partout vit, à un certain remue-ménage dans la chambre du malade, que quelque chose d'inaccoutumé se passait. Il redoubla d'attention, dilatant ses prunelles pour essayer de percer l'épais rideau de mousseline qui masquait la fenêtre. Mais, en dépit de toute la bonne volonté du monde, l'excellent garçon ne put que constater le passage fréquent de deux ombres derrière le malencontreux rideau.

Un autre se fût découragé. Passe-Partout, lui, ne fit que se piquer au jeu. Enfin, vers six heures du soir, Argus—le dieu des espions—eut pitié de son disciple. La fenêtre s'ouvrit toute grande et Després se pencha hors de l'appui pour inspecter la rue.

Cela ne dura qu'une seconde; mais Passe-Partout vit ce qu'il voulait voir, c'est-à-dire son blessé tout vêtu et assez bien rétabli pour entreprendre une petite promenade à la Canardière.

Il détala aussitôt et se rendit en toute hâte chez le patron.

Là, il ne dit qu'un mot: "Votre homme va venir."

—C'est bien, partez, lui fut-il répondu; et, surtout, n'oubliez pas qu'il faut que les choses se fassent sans bruit. Pas de lutte, pas de cris. Un bon bâillon et des cordes solides. Allez."

Bill, arguisant du cabinet privé, emboîta le pas derrière Passe-Partout, et les deux coquins prirent le chemin de la Folie-Privat.

Trois-quarts d'heure plus tard, une voiture de maître, conduite par un élégant jeune homme et agrémentée d'un domestique en livrée, descendait rapidement la rue Saint-Louis et tournait l'angle de la côte du Palais.

C'était Lapière qui se rendait au bal de sa future belle-mère, Mme Privat.

La garde du Caboulot, toujours prisonnier dans son cabinet noir, avait été confiée à Madeleine.

Mais revenons à Gustave Després. Après avoir rassuré le père Gaboury sur le sort de ses deux enfants et lui avoir promis de les ramener sains et saufs au logis, le lendemain, le Roi des Etudiants se disposa au départ. Il attendit cependant que la nuit fût complètement venue; puis il s'enveloppa dans une ample redingote et se dirigea vers la rue Saint-Georges, où il demeurait.

Sa maîtresse de pension, en le voyant arriver si inopinément, faillit lui sauter au cou.

"Ah! monsieur Després, dit-elle, j'ai cru qu'il vous était arrivé malheur, et vos amis, donc!... Dame! depuis quatre jours qu'on n'a eu de vous ni vent ni nouvelle!..."

—Rassurez-vous, la mère, répondit Gustave... J'ai fait un voyage: voilà tout.

—Tant mieux, Seigneur!..."

Elle allait continuer, mais Gustave ne lui en laissa pas le temps et monta chez lui. Sans perdre une minute, il ouvrit un des tiroirs de son secrétaire et y prit un vieux portefeuille de marocain rouge, à fermoir de cuivre oxydé, qu'il dissimula soigneusement sous ses habits; puis il sortit de sa chambre, referma sa porte et regagna la rue, à petit bruit.

Une heure après, il pénétrait, par un chemin détourné, dans le parc de la Folie-Privat et s'avançait, absorbé dans ses pensées, vers le rond-point.

Certes, il était loin de s'attendre à rencontrer, au beau milieu des domaines de Mme Privat et en pleine nuit, les deux oiseaux de pénitencier qui le guettaient. Aussi, lorsque ces messieurs s'abattirent sur lui avec un ensemble magnifique, Gustave fut-il extrêmement surpris, tellement surpris qu'il ne songea pas même à se défendre. L'eût-il voulu, du reste, que la chose eût été impossible. En effet, les agresseurs ne s'amuserent pas à lui expliquer comment ils se trouvaient là et à s'excuser de la liberté grande. Bien au contraire, pendant que l'un lui appliquait sur la bouche un solide bâillon, l'autre, avec une dextérité inouïe, lui liait bras et jambes, le mettant dans l'impossibilité absolue de bouger.

Cela fait, le plus grand des bandits—une espèce de géant, aux formes massives—sortit de sa ceinture un court poignard et en appliqua froidement la pointe sur la poitrine du prisonnier.

"Un cri, un geste... et tu es mort, mon bonhomme!" dit-il d'une voix sourde.

"Nous ne te ferons pas de mal, si tu es sage; mais gare à la dissipation!" ajouta le plus petit sur un ton aigrelet.

Després n'avait garde de crier: il étouffait sous son bâillon; de gesticuler: il était ficelé comme une momie de la pyramide de Chéops.

Il se contenta donc de rager *in petto* et de déplorer son imprévoyance. Mais c'étaient là des regrets superflus, et le Roi des Etudiants n'était pas homme à s'y abandonner longtemps. Comprenant parfaitement que le seul but de Lapière, en le faisant enlever, était de l'empêcher de communiquer avec Laure avant son mariage, Després concentra toutes ses facultés à chercher un moyen de s'échapper avant le lendemain matin.

"Pourvu qu'on ne m'entraîne pas trop loin, se dit-il, rien n'est perdu. Je trouverai bien, d'ici à quelques heures, un expédient pour me débarrasser de mes deux coquins."

Et, fortifié par cette lucur d'espoir, Gustave se laissa docilement conduire à la voiture fermée qui attendait en face d'une des extrémités du parc.

Le trajet se fit en dix minutes; puis le lourd équipage s'ébranla, pour ne s'arrêter qu'après une course d'une demi-heure.

On était arrivé.

Passe-Partout ouvrit la portière et sauta sur le chemin. Il fut suivi de Bill. Puis tous deux, avec une galanterie exquise, enlevèrent délicatement leur prisonnier et le mirent un instant sur ses jambes, à côté de la voiture.

Cela fait, Passe-Partout se détacha du groupe et se dirigea vers une vieille maison en ruines, accroupie sur un amoncellement de rochers fantastiques, et qui n'était autre que la distillerie de la mère Friponne.

Després ignorait ce détail; mais il lui fut facile de reconnaître qu'il était sur la route de Charlesbourg et à un demi-mille tout au plus de Québec, dont la masse sombre se détachait sur sa droite.

"Allons, bon! pensa-t-il, je ne suis qu'à deux pas de la Canardière et j'aurai bien du malheur si je ne réussis pas à m'échapper de cette vieille bicoque."

Passe-Partout revint au bout de cinq minutes. "Il y a quelqu'un, dit-il à son compagnon; faisons le tour et entrons par la porte de derrière."

—La chambre de monsieur est prête? demanda Bill, d'un ton goguenard.

—Il n'y manque que des tapis, répondit le facétieux Passe-Partout.

—En avant, alors."

Després fut de nouveau enlevé, et ses deux porteurs gravirent le monticule, frôlèrent les murailles de la masure, puis finalement s'arrêtèrent en face d'une porte basse donnant sur la forêt.

"C'est ici! fit la voix flûtée du plus petit des porteurs."

—Faut-il enfoncer? gronda le géant, s'apprêtant à heurter la porte de sa formidable épéule.

—Non pas. Du silence et de la tenue!..."

la mère Friponne va ouvrir dans la minute," s'empressa de répliquer Passe-Partout.

Il ne se trompait pas. La porte s'ouvrit presque à l'instant et une vieille femme apparut, une chandelle fumeuse à la main.

"Par ici, mes cœurs, dit-elle; je vais vous montrer le chemin."

—On y va, la vieille; marchez," lui fut-il répondu.

La mère Friponne, suivie des porteurs et du porté, traversa une petite salle sombre et humide, ouvrit une porte, fit quelques pas dans une autre pièce, non moins sombre et non moins humide, puis s'arrêta et, se baissant, souleva une trappe, d'où s'échappèrent des parfums non équivoques de whisky.

"Ça sent bon, ici, la mère! grommela Bill, en reniflant avec satisfaction."

—Sapristi! oui, appuya Passe-Partout.

—Suivez toujours, mes cœurs," grinça la voix de la mère Friponne, déjà rendue dans les profondeurs de la cave.

Le singulier cortège descendit l'escalier par où était disparue la vieille, traversa une vaste salle, mal pavée et saturée d'odeurs alcooliques, passa sous le cadre vermoulu d'une lourde porte, et enfin s'arrêta dans une autre salle, aussi vaste que la première et séparée d'elle par un mur de refend, mais à moitié dépaillée et ne recevant de jour que par un soupirail grillé.

"C'est ici la chambre de monsieur, dit la mère Friponne, en s'inclinant avec une politesse comique."

—Oui-dà! fit Passe-Partout; eh bien! j'en ai vu de pire et j'ai souvent couché, moi qui vous parle, dans des lieux qui, loin d'être bien clos comme celui-ci, n'avaient pour murailles que les quatre pans du ciel.

—Moi aussi, appuya Bill, sans compter la pluie qui passait à travers la toiture du firmament."

—En ce cas, vous ne trouverez pas monsieur à plaindre, pas vrai? fit observer la maîtresse du logis."

—Au contraire, répondit Passe-Partout, il va être ici comme un prince... un peu gêné, peut-être, dans ses mouvements; mais, bah! une nuit est bientôt passée."

Et, sur cette réflexion philosophique, le petit homme repassa dans la première cave, où l'attiraient invinciblement les odorantes émanations du whisky.

La mère Friponne et Bill le suivirent, non, toutefois, sans avoir civilement souhaité une bonne nuit à leur pensionnaire.

Puis, la lourde porte fut refermée et une grosse barre de chêne assujettie en travers, de manière à rendre inutile toute tentative pour la rouvrir."

Le pauvre Després, malgré toutes les ressources de sa fertile imagination, avait donc bien peu de chances de s'échapper."

Cependant, il ne désespéra pas et se prit à réfléchir sérieusement."

Pendant que le Roi des Etudiants rumine et repasse dans sa mémoire toutes les ruses employées par les prisonniers célèbres, depuis les évasions du hardi chevalier de Latude jusqu'à celles du fameux Jack Sheppard, suivons un peu nos amis Bill et Passe-Partout. Nous finirons, peut-être, par rencontrer, au bout de notre course, des personnages avec qui nous avons déjà lié connaissance."

Comme tous les membres de la petite pègre, les deux garnements que nous venons de voir à l'œuvre adoraient les liqueurs spiritueuses et, en particulier, le whisky. Aussi, les avons-nous vus tout à l'heure manifester hautement leur prédilection, lorsque, par la trappe soudainement ouverte, sont montés, en nuages épais, les arômes du joyeux liquide."

Nous n'étonnerons donc personne en disant que Bill et Passe-Partout, une fois leur prisonnier en lieu sûr, ne paraissaient pas pressés de remonter à l'étage supérieur. C'est en vain que la vieille Friponne, un pied sur la marche inférieure de l'escalier, les invitait du regard et du geste à la suivre: regard et geste demeuraient impuissants contre les convoitises en éveil des deux acolytes."

Voyant cette hésitation de mauvais augure et les regards fureteurs des retardataires, la bonne femme prit un parti héroïque: elle monta deux marches, de telle sorte que la chandelle qu'elle tenait se trouva au niveau du plancher supérieur, sur le point de disparaître."

Passe-Partout comprit cette tactique savante, et, lui aussi, il prit un parti héroïque."

"Hé! la mère, dites donc! cria-t-il."

—Quoi? fit la vieille, d'un ton rogue."

—Ça sent bien bon, ici..."

—Ensuite?"

—Eh bien! là où ça sent bon..."

—Achevez."

—Moi, je reste."

—Moi aussi, fit Bill, comme un écho sourd."

—Oui-dà! mes cœurs, glapit la mère Friponne, en redescendant les deux marches qu'elle venait de gravir."

—C'est comme ça! reprit Passe-Partout résolument."

—C'est comme ça! appuya Bill, non moins résolument."

Les yeux de la mère au whisky lancèrent deux flammes aiguës. Elle parut sur le point de se porter à quelque voie de fait regrettable; mais, heureusement, la fière attitude de l'ennemi lui en imposa et toucha son vieux cœur raccorni."

"Voyons, mes enfants, dit-elle d'un ton radouci, pas de bêtises; montez à la cuisine et je vous en apporterai, de ce qui sent bon."

—Bien vrai, la mère? demanda Passe-Partout, ébranlé."

—C'est si vrai qu'il y en a déjà sur la table qui vous attend."

—A la bonne heure! Grimpons, vieux Bill!"

Bill ne se le fit pas répéter deux fois. Il suivit Passe-Partout, qui lui-même suivait la mère Friponne—de telle façon que tous trois débouchèrent ensemble dans la cuisine, où nous avons déjà introduit le lecteur."

Mais là, les deux suivants de la mère Friponne s'arrêtèrent tout interloqués: la table était déjà occupée par trois buveurs."

Ces trois buveurs, nous les connaissons: c'étaient d'abord maître Simon—à surprise agréable!—nos joyeux connaissances des premiers chapitres: Lafleur et Cardon."

Comment, diable! se fait-il que nous les trouvions là, sirotant tranquillement du whisky, pendant que leur roi, Gustave Després, est à vingt pieds d'eux qui se tord dans les spasmes de la fureur?"

Ah! dame! c'était un peu la faute du sort qui les avait fait naître sans le sou, pendant qu'il les avait dotés d'une soif prodigieuse—d'où était résulté un conflit permanent entre le besoin de boire et l'impossibilité de satisfaire ce besoin. La lutte avait été chaude, terrible et avec des chances à peu près égales des deux côtés, lorsqu'un beau matin, Cardon, pour sa part, dut s'avouer vaincu: la soif l'emportait, hélas!... et pas le sou!"

Que faire?... A quel saint se vouer?... Si, encore, Bacchus se fût trouvé sur le calendrier!..."

Cardon en était là de ses angoisses, lorsqu'à la nuit tombante arriva Lafleur. Le digne homme était tout pâle, non pas de cette pâleur morbide qui suit une bamboche un peu corsée, mais de cette blancheur nerveuse qui résulte d'une grande émotion."

Il s'assit sans mot dire en face de son camarade et le regarda avec une pitié protectrice."

Puis, au bout de quelques instants de ce silence mystérieux:

"Ami Cardon? dit-il."

—Que veux-tu?"

—As-tu trouvé?"

—Non."

—Rien?"

—Rien."

—Ainsi, il faut renoncer à satisfaire une soif légitime?"

—Hélas!... pas d'argent et... pas de crédit!"

—C'est vrai."

Nouveau silence, rompu, cette fois, par Cardon."

"Et toi, Lafleur, tu n'as donc pas cherché?"

—Si."

—Et tu n'as rien trouvé?"

—Si."

—Comment, tu as un moyen?"

—J'ai un moyen, et un bon! répondit Lafleur, en sortant de sa réserve empruntée. Je puis m'écrier, comme le grand Archimède: *Eureka!* j'ai trouvé! Ami Cardon, embrassons-nous: désormais, nous boirons à bon marché."

—Explique-toi, je t'en prie... répliqua Cardon, dominé par une singulière émotion."

—C'est bien simple, mon cher, répondit Lafleur... Tu sais ta chimie organique, n'est-ce pas?"

—Un peu."

—Voyons à cela. Qu'arrive-t-il dans la fermentation des matières amylacées?"

—Qu'elles se dédoublent en alcool et en acide carbonique."

—En alcool, as-tu dit?"

—Oui, en alcool."

—Eh bien! qu'est-ce que l'alcool, sinon du whisky en esprit?"

—C'est, ma foi, vrai."

—Nous ferons du whisky, mon ami, puisque les épiciers et les aubergistes nous en refusent inhumainement; et, pour punir ces tyrans dépourvus d'entrailles, chaque fois que nous serons saouls, nous irons parader en face de leurs boutiques inhospitalières."

Cardon n'en put entendre davantage et se jeta tout sanglotant dans les bras du digne Lafleur."

De ce jour, la fondation d'une distillerie clandestine était décidée."

Restaient les fonds à recueillir et le site à trouver."

Cardon et Lafleur firent une collecte parmi leurs camarades, et le capital fut souscrit en une journée. Quant au site, au local et à quelques autres détails d'administration, ce fut plus difficile. Les deux fondateurs errèrent pendant huit grands jours, à Québec et dans les environs, sans trouver ce qui leur convenait. La sécurité de l'établissement exigeait un endroit isolé, loin des yeux de la police, tandis que la commodité des consommateurs le voulait à proximité de la ville."

Finalement, Lafleur dénicha la masure de la mère Friponne et se décida à lui faire des ouvertures."

La mère Friponne tenait alors un maigre débit de tabac moisi et de pipes ébréchées, absolument insuffisant pour faire vivre un chat. Elle accepta avec enthousiasme."

Quinze jours plus tard, un alambic était installé dans sa cave et les premières bouteilles du nouveau whisky prenaient la route de Québec, où leur contenu faisait les délices des carabins."

Depuis lors, la distillerie ne cessa de fonctionner et de répandre ses produits au sein de la joyeuse bohème des disciples d'Hippocrate ou de Cujas. A l'époque où nous en sommes rendus—c'est-à-dire deux ans après sa fondation—l'assiette de cet établissement reposait sur une base solide, et ses pères, Lafleur et Cardon, pouvaient espérer qu'il atteindrait un âge patriarcal."

Et, maintenant que le lecteur est bien fixé sur les raisons qui amenaient les deux étudiants chez la mère Friponne, reprenons notre récit."

CHAPITRE XXVIII

OU TOUT LE MONDE SE RETROUVE

Comme nous venons de le dire, Bill et Passe-Partout s'étaient donc arrêtés net sur le seuil de la porte, en apercevant les trois buveurs installés autour de la table.

Ces derniers, de leur côté, avaient relevé la tête et attendaient...

Ce que voyant la mère Friponne: "M. Cardon, M. Lafleur, dit-elle, je vous amène du renfort: ce sont deux gentlemen de mes amis qui s'en vont explorer le pays en arrière de Charlesbourg, et à qui je veux donner une petite régalade, avant de partir."

Les deux étudiants s'inclinèrent légèrement — politesse qui fut imitée, sur une plus grande échelle, par les explorateurs; puis Cardon prenant la parole:

"Ces messieurs sont les bienvenus, répondit-il, et pourvu qu'ils ne boudent pas avec le whisky, nous leur promettons une nuit agréable."

Passe-Partout, l'orateur de la compagnie d'exploration, fit deux pas vers la table, et ployant de nouveau sa mince échine:

"Vous êtes trop honnêtes, mes bons messieurs, dit-il, et nous allons tâcher de vous prouver que le whisky, ça nous connaît."

—Et ça nous aime!... grommela Bill, en venant prendre place à côté de son supérieur.

—A la bonne heure! fit Cardon; je vous avouerai que je n'ai aucune confiance dans les personnes qui ne boivent que de l'eau. L'esprit de grain ou de patate entretient la belle humeur, tandis que l'eau simple — aqua simplex — alourdit le sang et y mêle de la bile... voilà mon opinion!

—J'allais vous dire la même chose, mais en termes bien moins savants, n'ayant pas terminé mes études, répliqua gracieusement Passe-Partout, en prenant un escabeau et s'asseyant en face d'une bouteille pleine.

—En vérité, on ne peut être plus aimable, s'écria Cardon, feignant l'enthousiasme; donnez-moi la main, jeune homme: de ce moment, je vous adopte pour ami, et je veux que nous scellions un pacte si touchant par un plein verre de whisky.

—Ah! monsieur, quelle gracieuseté!... murmura le jeune coquin, feignant lui aussi l'émotion et se précipitant sur la main de Cardon.

—C'est entendu, n'est-ce pas? fit ce dernier. —A la vie, à la mort! mon généreux ami," répliqua Passe-Partout, tout en essayant de sa main gauche une larme imaginaire et, de sa droite, se versant un énorme verre de whisky.

Chacun fit de même, et cette première rasade fut bue au milieu du plus grand enthousiasme. Puis les pipes s'allumèrent, et Lafleur — qui n'avait pas encore ouvert la bouche, s'étant contenté d'observer avec attention les deux prétendus explorateurs — Lafleur, disons-nous, s'approcha de Bill et lui frappant sur l'épaule:

"Et nous, l'ami, fit-il, est-ce que nous allons rester comme ça à nous regarder, sans lier plus ample connaissance?"

—Hein? ... gronda le géant, absorbé dans l'importante opération de faire fonctionner son brûle-gueule.

—Je vous demande si nous n'allons pas nous associer, nous *emmateletter*, comme viennent de le faire nos compagnons?"

—Comme vous voudrez, répondit tranquillement Bill, en jetant un coup d'œil sur une nouvelle bouteille, apportée par Simon.

—Alors, votre main, mon ami!

—La voilà, jeune homme.

—Vous vous appelez?"

—Bill.

—Eh bien! maître Bill, je vous fais mon ami de bouteille, et je m'engage à vous faire passer gaiement les heures trop courtes pendant lesquelles nous serons ensemble."

Le gros homme sourit largement.

"Oh! pour ça, dit-il, vous n'avez qu'une chose à faire."

—Laquelle?"

—Veiller à ce qu'on ne manque pas de whisky.

—Quand il n'y en a plus, il y en a encore," répliqua flegmatiquement Lafleur.

Puis, se tournant vers le troisième buveur, qui n'avait pas encore desserré les dents pour autre chose que pour ingurgiter d'énormes rasades:

"Simon!" appela-t-il. Celui-ci accourut, en trébuchant.

"Holà! illustre ivrogne, incomparable sommelier, pourvoyeur de Sa Majesté Satan, ouvre tes oreilles."

Simon se prit les oreilles à pleines mains et les tint écartées de sa tignasse fauve; mais il ne dit mot, jugeant sans doute que sa pantomime valait bien un acquiescement.

Lafleur poursuivit: "Je te charge de veiller à ce que, sur la table, le whisky succède au whisky. En attendant, va nous en chercher une demi-douzaine de bouteilles. As-tu compris?"

Pour toute réponse, Simon essaya de battre un entrechat, perdit l'équilibre, mesura le plancher, se releva péniblement, puis disparut dans le cabinet noir du fond, après avoir reçu une taloche de sa tendre mère.

VINCESLAS-EUGÈNE DICK. (A continuer.)

CHROMOS GRANDS et PETITS. Vingt Chromos 9 x 11, par la maille pour \$1.00. Magnifiques Cartes d'Affaires, douze échantillons pour 25 cts. Catalogue superbement illustré, gratis. Adressez: W. H. HOPE, 26, rue Bleury, Montréal. Quartier-général de Chromos américains et étrangers.

ETRENNES! ETRENNES!! Articles de Paris et de Bethléem.

Les soussignés offrent en vente, à l'occasion des Fêtes de Noël et du Jour de l'An, un magnifique assortiment de livres de prières, dans tous les genres de reliures, riches et ordinaires, et livres d'histoire illustrés avec jolis reliures.

AUSSEI COMME NOUVEAUTÉS:

Bonbonnières, Boîtes à gants et à mouchoirs, formes variées et quelques-unes d'une grande richesse. Albums, etc., etc., etc.

DE BETHLEEM:

Crucifix en nacre, avec chemin de la croix et reliques de la terre sainte, Chapeteils en nacre, engrains d'olivier et autres, le tout à très-bas prix. Une visite est respectueusement sollicitée.

FABRE & GRAVEL, 219, RUE NOTRE-DAME.

BRASSERIE GEO. BRUCKERT 22, RUE FORTIFICATION MONTREAL.

Les amateurs de bonne Bière (Lager Beer) sont invités à visiter cet établissement.

Fêtes de Noël et du Jour de l'An

F. X. LE CAVALIER & CIE.

IMPORTATEURS DE

MARCHANDISES SECHES FRANÇAISES, ANGLAISES et AMÉRICAINES EN GROS ET EN DETAIL. 293, Rue St. Laurent, coin de la rue Mignonne MONTREAL.

LA MAISON F. X. LE CAVALIER & CIE, avantageusement connue, vendra à des prix considérablement réduits, à l'occasion des Fêtes du jour de l'An et Noël, les articles les plus nouveaux pour Dames et Messieurs. Les marchandises achetées dans cette maison sont garanties. Le bon marché et la qualité des étoffes engageront les familles à venir visiter l'établissement des soussignés, F. X. LE CAVALIER & CIE.

CORNICHES & ROULEAUX POUR RIDEAUX

BARRES D'ESCALIERS

A PRIX REDUITS AVANT L'INVENTAIRE

AUSSEI: Un assortiment considérable d'USTENSILES DE CUISINE MARBRÉS (nouveau façonnés), à l'épreuve du feu.

L. J. A. SURVEYER,

Marchand de Quincailleries 524, RUE CRAIG MONTREAL.

Etrennes! Etrennes! Etrennes!

JOLICEUR & FRERE

IMPORTATEURS DE

MARCHANDISES SECHES No. 231, RUE ST. LAURENT

Façade du Magasin peinte en noir

MONTREAL.

Pour les Fêtes de Noël et du jour de l'An, la maison JOLICEUR & FRÈRE, avantageusement connue, vendra, avec réduction de prix, une quantité d'articles de haute nouveauté et de première mode. Les familles sont respectueusement invitées à visiter les vastes magasins des soussignés, où elles trouveront le bon, le beau et le meilleur marché possible. JOLICEUR & FRÈRE.

NOEL ET JOUR DE L'AN.

J. BISAILLON

PERRUQUIER, BARBIER

MANUFACTURE DE

Perruques, Braids, Couettes, Etc. 205, RUE NOTRE-DAME MONTREAL.

On trouvera dans la maison BISAILLON toutes sortes d'ouvrages en cheveux à des prix très-modérés. Parfumeries des premières fabriques de Paris et Londres. Savons d'odeur de premier choix. Brosses à dents, à cheveux et à ongles. Peignes d'ivoire, d'écaillage et de corne à l'usage des Dames et Messieurs; en un mot, tout ce qui concerne les objets de toilette, etc., etc., etc. Chambres de Bain pour Dames et Messieurs.

Fêtes de Noël et du Jour de l'An.

GRAVEL & FRERE

IMPORTATEURS

COIN DES RUES CRAIG et ST. LAURENT MONTREAL.

LA MAISON GRAVEL & FRÈRES vient d'importer d'Europe, à l'occasion des Fêtes de Noël et du jour de l'An, un grand assortiment de Liqueurs fines, Vins et Brandy, le tout venant de France, Genève, etc., etc. Huiles d'Olive de qualité supérieure, Sardines, Anchois, Fromage de Gruyère. Conserves alimentaires en général. On trouvera aussi les Epicerie de choix, Fruits secs et Biscuits de tous genres. Une visite est sollicitée. Les prix sont excessivement réduits.

Etrennes! Etrennes! Etrennes!

PAQUETTE & BOISSEAU

Successeurs de J. B. DUFORT

Importateurs et Marchands de Nouveautés 237, RUE ST. LAURENT MONTREAL.

Les soussignés ont importé d'Europe un très joli choix d'articles de modes et nouveautés de tous genres. Ils ont l'honneur d'inviter respectueusement les Dames et Messieurs à visiter leurs magasins. On y trouvera les Soieries Françaises, Alpagas noirs, Étoffes à robes, Gants de kid Brouillon, Corsés très-bien conditionnés, etc., etc. Cravattes de la plus haute nouveauté. Gants, Tweeds et Draps pour Messieurs. Les ventes se font à prix très-réduits.

PAQUETTE & BOISSEAU.

MANUFACTURES FRANÇAISES D'ORNEMENTS D'ÉGLISE

220, RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

COUZALOU & BEULLAC

Dépôt de STATUES et Vitraux des Établissements Artistiques de BAR-LE-DUC (France), approuvés par Notre Saint-Père le Pape Pie IX, bref du 5 Mai 1865.

SUCCURSALES:

LYON. PARIS. METZ. BRUXELLES. LONDRES ET MONTREAL.

Riches Cadeaux Religieux pour les fêtes de Noël et du Jour de l'An.

Jour de l'An 1877.

MAISON NATIONALE

VICTOR TRUDEL

No. 77, RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

LA MAISON VICTOR TRUDEL a l'honneur d'importer les familles et sa clientèle en général qu'à l'occasion des Fêtes de Noël et du jour de l'An, elle a importé des articles d'Épicerie de choix, Vins de Champagne et Bordeaux, Vins de Siècle, Liqueurs fines, Cognacs supérieurs, Fruits, Conserves alimentaires, le tout provenant des meilleurs magasins de France.

M. VICTOR TRUDEL fera des efforts pour satisfaire les personnes qui l'honoront de leur confiance.

Améliorations et Agrandissement.

LES AFFAIRES QUE LA MAISON

A. PILON & CIE.

à faites cette année ont été tellement considérables, grâce aux BAS PRIX fabuleux auxquels elle vend toujours ses marchandises, et ses pratiques ayant tellement augmenté, qu'elle s'est vue dans la nécessité d'agrandir son magasin de moitié et augmenter le nombre de ses commis en conséquence.

Maintenant, le magasin comprend 4 immenses étages pouvant aisément contenir 500 acheteurs. Plus d'encubrement et de fûle à redouter.

Les pratiques peuvent maintenant être certaines d'être servies avec promptitude. Il y a 100 commis et modistes dans la maison. Le stock est le plus considérable et le mieux assorti de Montréal.

Nous sommes décidés de faire le plus grand commerce de toute la Province.

Nous avons en mains \$300,000 de Marchandises que nous jetons sur le marché à des bas prix qui ne se sont jamais vus. Nous voulons qu'il soit dit par tout le monde, qu'en effet nous donnons toutes nos marchandises.

Une visite à notre magasin convaincra le plus incrédule que nous disons la vérité et que nous vendons réellement à bien meilleur marché que tout autre marchand de Montréal.

Nous tenons le vrai magasin des familles. Toutes les pratiques peuvent être certaines de trouver à notre établissement tout ce qu'elles ont besoin en fait de

COTONNADES, LAINAGES, Tweeds, Draps, Articles de Fantaisie, CHAPEAUX, ROBES,

Manteaux et Hardes Faites,

à des prix bien plus bas que ceux qui font tant de train avec leurs stocks de banqueroute.

Nous avons 20 Modistes pour les Chapeaux, 15 Modistes pour Robes et Manteaux, 2 Tailleurs de première classe, dans la maison, et 15 Couturières en dehors travaillant continuellement pour les ordres.

Nous pouvons maintenant nous vanter d'avoir le plus grand magasin de la ville, le mieux assorti, ayant la meilleure administration possible et offrant les plus grands avantages à toutes les classes d'acheteurs.

A. PILON & CIE. 615, RUE STE. CATHERINE, MONTREAL

A. PILON. JOS. R. DUCHESNEAU. 7-37-52-57

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dissenterie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-2

RECOMPENSE

L'on désire savoir, au bureau de L'Opinion Publique 7 rue Bleury, où demeure actuellement Nazaire Alaire alias Allaire, qui était au No. 53, rue Sanguinet, en avril dernier. Une récompense sera donnée pour des informations correctes.

A. BEAUCHEMIN & CIE

FABRICANTS DE

Moulins à Battre

304 1/2 — RUE CRAIG — 304 1/2

Remercient beaucoup leurs nombreuses pratiques de leur libéral encouragement, et désirent les informer qu'ils ont transporté leur boutique de moulins à battre, à faucher et à rateler au No. 304 1/2, rue Craig, en face du marché des animaux, où ils continueront d'exécuter avec exactitude les mêmes patrons que ceux de M. Page. 7-30-13-41

APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY. DEVINS, WORM PASTILLES. The most effectual Remedy for Worms in Children or Adults. Le meilleur remède contre les vers chez les enfants ou adults. PASTILLES DE DEVINS CONTRE LES VERS. APPROUVEES PAR LA FACULTE MEDICALE

On enverra une boîte par la maille à aucune adresse dans le Canada, en recevant 25 cents. DEVINS & BOLTON, Pharmaciens, Montréal

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Régénérateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court le progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Déséquilibres Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et Poumons. Les Orateurs et les Chantres publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, adoucis par douceur, elles n'injurient pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasures, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisseuse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE,

(LIMITEE.) MONTREAL. 7-8-52-15

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.